This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

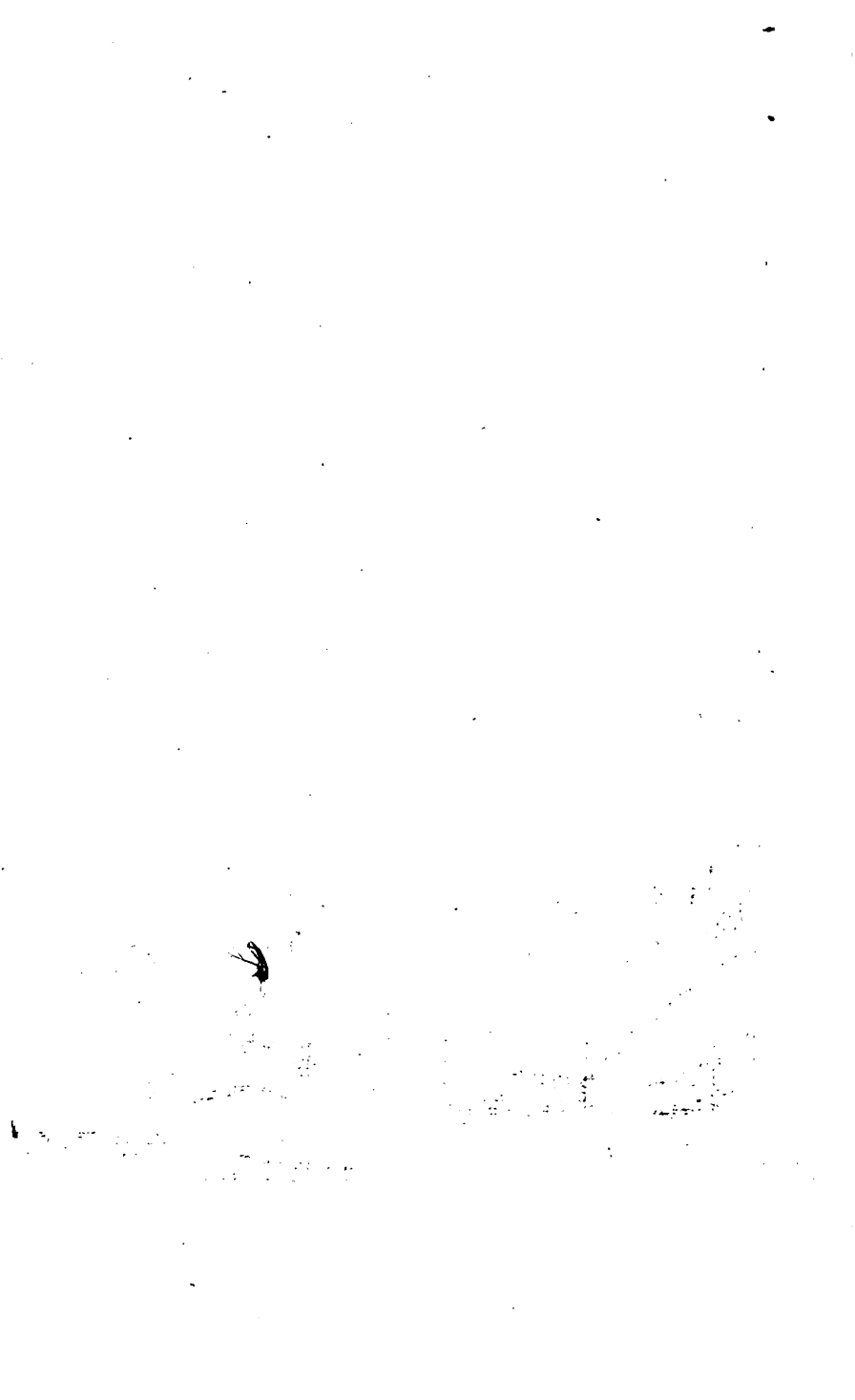
JOHN BOND,

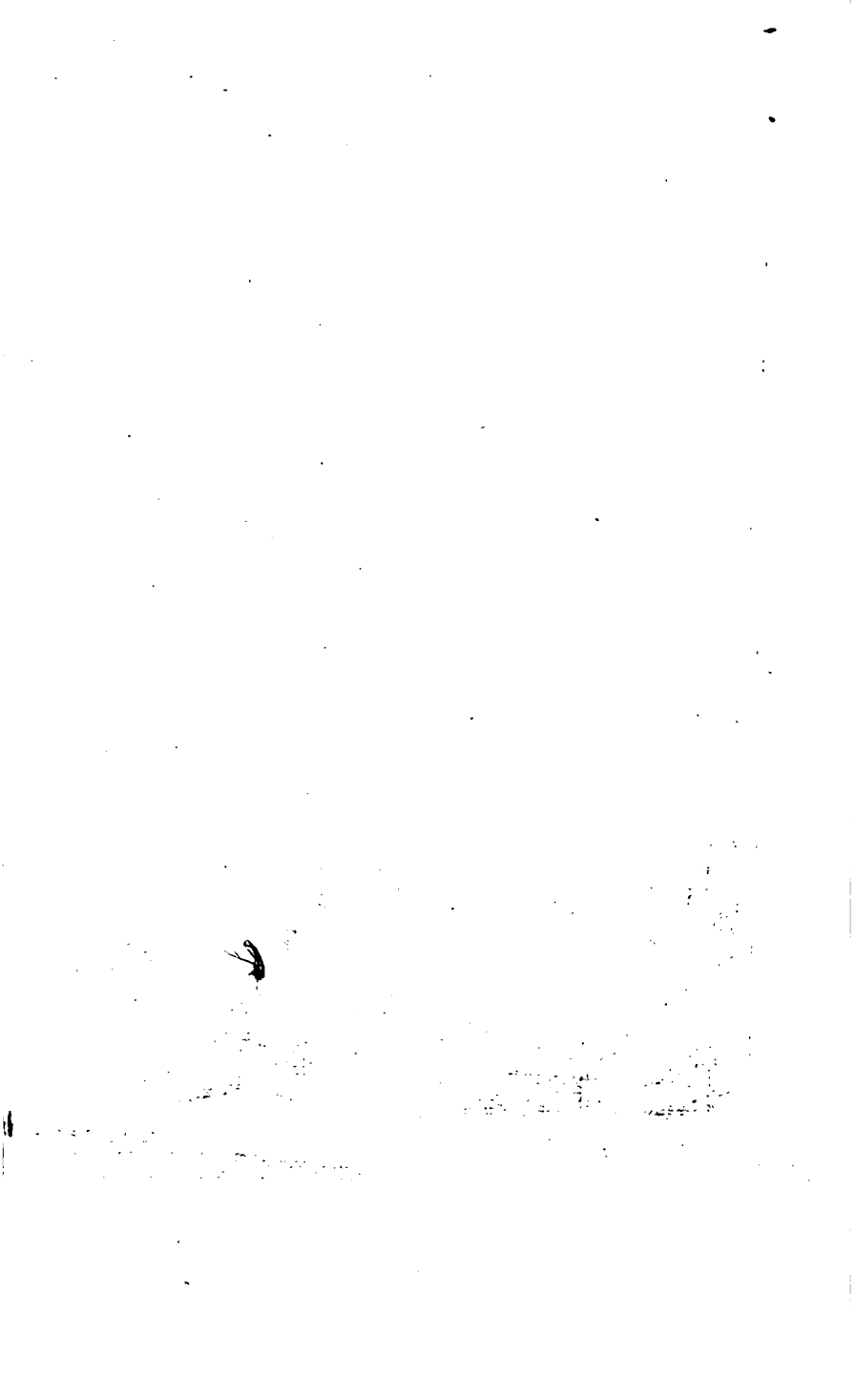
*Grange.*

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

V4. H. 1728 (9)





Fletcher Sculp.

LA

# HENRIADE.

DE

## *Mr.* DE VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION NON CHATRE'E.

A LONDRES,

Chez N. PREVOST & C. vis-à-vis Southampton-Street dans le Strand; & J. P. CODERC, dans Little Newport-Street, à l'enseigne de Pline, proche Leiceſter-fields. M.DCC.XXVIII.

TAYLOR
UNIVERSITY
24 SEP
OF OXFORD
LIBRARY

TO THE

# QUEEN.

MADAM,

IT is the Fate of *Henry* the Fourth to be protected by an *Engliſh* QUEEN. He was aſſiſted by that Great *Elizabeth*

who was in her Age the Glory of her Sex. By whom can his Memory be ſo well protected, as by her who reſembles ſo much *Elizabeth* in her perſonal Virtues?

YOUR MAJESTY will find in this Book, bold impartial Truths; Morality unſtained with Superſtition; a Spirit of Liberty, equally abhorrent of Rebellion and of Tyranny; the Rights of Kings always aſſerted,

ted, and thoſe of Mankind never laid aſide.

THE ſame Spirit in which it is written, gave me the Confidence, to offer it to the Virtuous Conſort of a KING, who, among ſo many Crowned Heads, enjoys, almoſt alone, the ineſtimable Honour of ruling a Free Nation; a KING who makes his Power conſiſt in being Beloved, and his Glory in being Juſt.

OUR *Deſcartes*, who was the greateſt Philoſopher in *Europe*, before Sir *Iſaac Newton* appeared, dedicated his *Principles* to the celebrated Princeſs Palatine *Elizabeth*; not, ſaid he, becauſe ſhe was a Princeſs, for true Philoſophers reſpect Princes, and never flatter them; but becauſe, of all his Readers ſhe underſtood him the beſt, and loved Truth the moſt.

I beg Leave, MADAM, (without comparing my ſelf to *Deſcartes*) to dedicate the HENRIADE to YOUR MAJESTY, upon the like Account; not only as the *Protectreſs* of all Arts and Sciences, but as the Beſt Judge of them.

I am with that profound Reſpect, which is due to the Greateſt VIRTUE, as well

well as to the Higheſt RANK,

*May it pleaſe your Majeſty,*

*Your Majeſty's*

*moſt Humble,*

*moſt Dutiful,*

*moſt Obliged Servant,*

VOLTAIRE.

*Permiſſion de l'Auteur donnée au* S^r CODERC *le* 18^e *Janvier* 1727-8, *d'imprimer en petit le préſent Livre, avec le Transferre du dit* S^r CODERC *à* NICOLAS PREVOST *du* 22^e *du dit mois.*

JE ſouſſigné donne au S^r CODERC entiere permiſſion de faire une Edition de la HENRIADE, pour ſon profit, ſans aucun avantage pour moy, & de la debiter en Angleterre nonobſtant mon Privilege, me reſervant uniquement la libérté de faire tel marché que je jugeray à propos à l'égard de ma grande Edition, & de mes Planches, demandant uniquement au S^r CODERC que ſa petite Edition ne paroiſſe, qu'après que les Souſcripteurs auront mon Livre. Fait à *Londres* ce 18^e *Janvier.*

(Signé) *VOLTAIRE.*

*Transferre de la préſente permiſſion au* NICOLAS PREVOST, *du* 22^e *Janvier* 1727-8.

Je ſouſſigné transferre à Monſ. NICOLAS PREVOST le droit que Mr. de VOLTAIRE m'a donné de faire en petit une Edition de ſon HENRIADE, aux mêmes conditions aux quelles je m'eſtois engagé.

(Signé) *J. P. CODERC.*

*N. B.* L'Original de la ditte permiſſion & du transferre, ſe trouve entre les mains de NICOLAS PREVOST & Comp. vis-à-vis *Southampton-ſtreet* dans le *Strand.*

LA

# HENRIADE.

## CHANT PREMIER.

JE chante ce Héros, qui règna dans la France,
Et par droit de conquête, & par droit de naiſſance;
Qui par de longs travaux apprit à gouverner,
Qui formidable & doux, ſut vaincre & pardonner,
Confondit & Mayenne, & la Ligue, & l'Ibere,
Et fut de ſes ſujets le vainqueur & le pere.
Je t'implore aujourd'huy ſévère Vérité,
Répans ſur mes écrits ta force & ta clarté.

Que l'oreille des Rois s'accoûtume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre.
C'eſt à toi de montrer aux yeux des Nations,
Les coupables effets de leurs diviſions.
Dis comment la diſcorde a troublé nos Provinces ;
Dis les malheurs du peuple, & les fautes des Princes.
Viens, parle ; & s'il eſt vrai que la Fable autrefois
Sut à tes fiers accents mêler ſa douce voix ;
Si ſa main délicate orna ta tête altiere ;
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumiere ;
Avec moi, ſur tes pas, permets lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.

VALOIS règnoit encore, & ſes mains incertaines,
De l'Etat ébranlé laiſſoient flotter les rènes.
Ses eſprits languiſſoient, par la crainte abatus ;
Ou plutôt en effet Valois ne règnoit plus.

Ce

Ce n'étoit plus ce Prince environné de gloire,
Aux combats dès l'enfance inſtruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardoit les progrès,
Et qui de ſa Patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ſes vertus ſuprèmes,
Les peuples à ſes pieds mettoient les diadèmes.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide Guerrier.
Endormi ſur le Trône, au ſein de la moleſſe,
Le poids de ſa Couronne accabloit ſa foibleſſe :
Quelus & S. Maigrin, Joyeuſe, & d'Eſpernon,
Tirans voluptueux qui règnoient ſous ſon nom,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeoient dans les plaiſirs ſes langueurs létargiques.
Des Guiſes cependant le rapide bonheur,
Sur ſon abaiſſement élevoit leur grandeur ;
Ils formoient dans Paris cette Ligue fatale,
De ſon foible pouvoir inſolente rivale.

Deux Partis oppoſez, du même orgueil épris,
De ſon Trône à ſes yeux diſputoient les débris :
Ses amis corrompus bien-tôt l'abandonnerent,
Du Louvre épouvanté ſes peuples le chaſſerent.
Dans Paris revolté l'Etranger accourut,
Tout periſſoit enfin, lorſque (*) Bourbon parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerriere,
A ſon Prince aveuglé vint montrer la lumiere.
Il lui rendit ſa force, il conduiſit ſes pas
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux ramparts de Paris les deux Rois s'avancerent.
Au bruit de leurs exploits, cent peuples s'allarmerent.
L'Europe intereſſée à ces fameux revers,
Sur ces murs orgueilleux avoit les yeux ouverts.

On voyoit dans Paris la diſcorde inhumaine
Excitant aux combats & la Ligue, & Mayenne,

(*) Henri IV. eſt appellé indifferemment *Bourbon*, ou *Henri*. Henri III. eſt toûjours nommé *Valois*.

Portant

Portant par-tout l'horreur, & du haut de ſes tours,
De Rome & de l'Eſpagne appellant les ſecours.
Ce monſtre impétueux, ſanguinaire, inflexible,
De ſes eſclaves même eſt l'ennemi terrible.
Aux malheurs des mortels il borne ſes deſſeins.
Le ſang de ſon party rougit ſouvent ſes mains.
Il habite en tiran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire.
Contre ce monſtre affreux, contre ſes attentats,
Les deux Rois réunis raſſembloient leurs ſoldats.
Cent Chefs ſont auprès d'eux, fiers ſoûtiens de la France,
Diviſez par leur ſecte, unis par la vengeance.
C'eſt aux mains de Bourbon que leur ſort eſt commis,
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée à ſon pouvoir ſoûmiſe,
Ne connoiſſoit qu'un Chef, & n'avoit qu'une Egliſe.

Le pere des Bourbons, du ſein des immortels,
Louis fixoit ſur lui ſes regards paternels.
Il préſageoit en lui la ſplendeur de ſa Race,
Il plaignoit ſes erreurs, il aimoit ſon audace.
De ſa couronne un jour il devoit l'honnorer ;
Il vouloit plus encor ; il vouloit l'éclairer,
Mais Henri s'avançoit vers ſa grandeur ſuprême,
Par des chemins cachez, inconnus à lui-même.
Louis, du haut des cieux, lui prêtoit ſon appuy :
Mais il cachoit le bras qu'il étendoit pour luy,
De peur que ce Héros, trop ſûr de ſa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire,
Déja les deux Partis, aux pieds de ces remparts,
Avoient plus d'une fois balancé les hazards ;
Dans nos champs déſolés, le démon du carnage
Déja juſqu'aux deux mers avoit porté ſa rage ;

Quand

Quand Valois à Bourbon tint ce triſte diſcours,
Dont ſouvent ſes ſoupirs interrompoient le cours.
Vous voïez à quel point le deſtin m'humilie.
Mon injure eſt la vôtre, & la Ligue ennemie,
Levant contre ſon Prince un front ſéditieux,
Nous confond dans ſa rage, & nous pourſuit tout-deux.
Paris nous méconnoit, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui ſuis ſon Roi, ni vous qui devez l'être ;
Ils ſavent que les Loix, les nœuds ſacrés du ſang,
Que ſur-tout la vertu vous appelle à mon rang.
Et redoutant déja vôtre grandeur future,
Du trône où je chancelle, ils penſent vous exclure.
De la Réligion, terrible en ſon courroux,
Le fatal anathème eſt lancé contre vous.
Rome, qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre.
Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi :

Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes deſertes.
Contre tant d'ennemis ardents à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'étranger.
Des Anglois en ſecret gagnez l'illuſtre Reine.
Je ſai qu'entr'eux & nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eſt de tout tems l'émule de Paris.
Mais après les affronts dont ma gloire eſt flétrie,
Je n'ai plus de ſujets, je n'ai plus de patrie,
Je hais, je veux punir des peuples odieux,
Et quiconque me venge, eſt François à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel miniſtère
De mes ſecrets Agens la lenteur ordinaire.
Je n'implore que vous ; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon malheur intereſſer les Rois.
Allez dans Albion : que vôtre renommée
Y parle en ma deffenſe, & m'y lève une armée.

Je

Je veux par vôtre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attens des amis.
Il dit : & le Héros, qui jaloux de ſa gloire,
Craignoit de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juſte douleur.
Il regrétoit ces tems, ſi chers à ſon grand cœur,
Où ſort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui ſeul avec Condé faiſoit trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un Maître accomplir les deſſeins,
Il ſuſpendit les coups qui partoient de ſes mains.
Et laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les Soldats étonnez ignorent ſon deſſein ;
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.
Il marche. Cependant, la Ville criminelle,
Le croit toûjours préſent, prêt à fondre ſur elle,
Et ſon nom, qui du Trône eſt le plus ferme appui,
Semoit encor la crainte, & combattoit pour lui.

Déja

Dèja des Neuſtriens il franchit la campagne.
De tous ſes favoris, Mornay ſeul l'accompagne,
Mornay ſon confident, mais jamais ſon flateur,
Soutien trop vertueux du party de l'erreur ;
Qui ſignalant toûjours ſon zèle & ſa prudence,
Servit également ſon Egliſe & la France.
Cenſeur des courtiſans, mais à la Cour aimé,
Fier ennemi de Rome, & de Rome eſtimé.

A travers deux rochers, où la mer mugiſſante
Vient briſer en courroux ſon onde blanchiſſante ;
Dieppe aux yeux du Héros offre un tranquile Port :
Les matelots ardents s'empreſſent ſur le bord.
Les vaiſſeaux ſous leurs mains, fiers ſouverains des ondes,
Etoient prêts à voler ſur les plaines profondes.
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du Zéphire abandonnoit les mers.

On

On lève l'anchre, on part, on fuit loin de la terre.
On découvroit de loin les bords de l'Angleterre ;
L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit.
L'air ſiffle, le ciel gronde, & l'onde au loin gémit,
Les vents ſont déchaînez ſur les vagues émûës.
La foudre étincelante éclate dans les nûës.
Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
Offroient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le Héros qu'aſſiégeoit une mer en furie,
Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa patrie,
Tourne ſes yeux vers elle, & dans ſes grands deſſeins,
Semble accuſer les vents d'arrêter ſes deſtins.
Tel, & moins génereux, aux rivages d'Epire,
Lors que de l'Univers il diſputoit l'Empire,
Confiant ſur les flots aux aquilons mutins,
Le deſtin de la terre, & celuy des Romains,
Défiant à la fois & Pompée, & Neptune,
Ceſar à la tempête oppoſoit ſa fortune.

Dans

Dans ce même moment le Dieu de l'Univers,
Qui vole ſur les vents, qui ſoulève les mers,
Ce Dieu, dont la ſageſſe ineffable, & profonde,
Change, élève, & détruit les Empires du Monde ;
De ſon trône enflammé, qui luit au haut des cieux,
Sur le Héros françois daigna baiſſer les yeux.
Il le guidoit luy-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaiſſeau vers ces prochains rivages,
Où Jarzay ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots.
Là, conduit par le Ciel, aborda le Héros.
Non loin de ce rivage, un bois ſombre & tranquille
Sous des ombrages frais préſente un doux azile.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornements aux mains de la Nature.

Un

Un vieillard vénerable avoit loin de la Cour
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt-là, que de lui-même il faiſoit ſon étude ;
C'eſt-là qu'il regrétoit ſes inutiles jours,
Perdus dans les plaiſirs, plongés dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il fouloit à ſes pieds les paſſions humaines.
Tranquille, il attendoit, qu'au gré de ſes ſouhaits,
La Mort vint à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adoroit, prit ſoin de ſa vieilleſſe ;
Il fit dans ſon deſert deſcendre la ſageſſe ;
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des deſtins.

Ce vieillard, au Héros que Dieu lui fit connoître,
Au bord d'une onde pure offre un feſtin champêtre.
Le Prince à ces repas étoit accoûtumé.
Souvent ſous l'humble toît du laboureur charmé,

Fuyant

Fuyant le bruit des Cours, & ſe cherchant lui-même,
Il avoit abaiſſé l'orgueil du diadème.

Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans ſa ſecte étoit inébranlable,
Prêtoit au Calviniſme un appui redoutable ;
Henri doutoit encore, & demandoit aux Cieux,
Qu'un rayon de clarté vint deſſiller ſes yeux.
De tout tems, diſoit-il, la Vérité ſacrée,
Chez les foibles humains, fut d'erreurs entourée.
Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui mènent juſqu'à lui ?
Hélas ! un Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt le maître,
En eût été ſervi, s'il avoit voulu l'être.
De Dieu, dit le vieillard, adorons les deſſeins ;
Et ne l'accuſons pas des fautes des humains.

J'ai

J'ai vû naître autre-fois le Calviniſme en France,
Foible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance ;
Je l'ay vû ſans ſupport exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obſcurs.
Enfin mes yeux ont vû, du ſein de la pouſſiere,
Ce fantôme effrayant lever ſa tête altiere ;
Se placer ſur le trône, inſulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverſer nos autels.
Loin de la Cour alors, en cette grotte obſcure,
De ma Réligion je vins pleurer l'injure.
Là quelque eſpoir au-moins conſole mes vieux jours ;
Un culte ſi nouveau ne peut durer toûjours.
Des caprices de l'homme il a tiré ſon être.
On le verra périr, ainſi qu'on l'a vû naître.
Les œuvres des humains ſont fragiles comm' eux.
Dieu diſſipe à ſon gré leurs deſſeins orgueïlleux.

Lui

Lui ſeul eſt toûjours ſtable. En vain nôtre malice
De ſa ſainte Cité veut ſapper l'édifice ;
Lui-même en affermit les ſacrés fondements,
Ces fondements vainqueurs de l'enfer & des temps.

C'eſt à vous, grand Bourbon, qu'il ſe fera connoître,
Vous ſerez éclairé, puiſque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choiſi : ſa main dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Dèja ſa voix terrible ordonne à la victoire,
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais ſi ſa vérité n'éclaire vos eſprits,
N'eſperez point entrer dans les murs de Paris ;
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la foibleſſe :
Fuïez d'un doux poiſon l'amorce enchantereſſe,
Craignez vos paſſions, & ſachez quelque jour
Réſiſter aux plaiſirs & combattre l'Amour.
Enfin, quand vous aurez, par un effort ſuprême,
Triomphé des Ligueurs & ſur-tout de vous même ;

Lorſqu'en

Lorſqu'en un ſiége horrible, & célèbre à jamais,
Tout un Peuple étonné vivra de vos bien-faits ;
Ces tems de vos Etats finiront les miſères ;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos Peres,
Vous verrez qu'un cœur droit peut eſperer en lui,
Et que qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon appui.
Chaque mot qu'il diſoit étoit un trait de flâme,
Qui pénétroit Henri juſqu'au fond de ſon ame.
Il ſe crut tranſporté dans ces tems bien-heureux,
Où le Dieu des humains converſoit avec eux ;
Où la ſimple vertu, prodiguant les miracles,
Commandoit à des Rois & rendoit des oracles.
Il preſſa dans ſes bras ce vieillard vertueux.
Des pleurs en l'embraſſant coulêrent de ſes yeux.
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore,
De ce jour qui pour luy ne brilloit pas encore.
Mornay parut ſurpris, & ne fut point touché,
Dieu maitre de ſes dons, de luy s'étoit caché ;

Vainement ſur la terre il eut le nom de ſage,
Au milieu des vertus l'erreur fut ſon partage.
Tandis que le vieillard, inſtruit par le Seigneur,
Entretenoit le Prince, & parloit à ſon cœur,
Les vents impétueux à ſa voix s'appaiſérent,
Le ſoleil reparut, les ondes ſe calmérent.
Bien-tot juſqu'au rivage il conduiſit Bourbon.
Le Héros part, & vole aux plaines d'Albion.

En voïant l'Angleterre, en ſecret il admire
Le changement heureux de ce puiſſant Empire,
Où l'éternel abus de tant de ſages loix,
Fit long-temps le malheur & du peuple, & des Rois.
Sur ce ſanglant théatre où cent Héros perirent,
Sur ce trône gliſſant dont cent Rois deſcendirent,
Une femme, à ſes pieds, enchaînant les revers,
De l'éclat de ſon règne étonnoit l'Univers.

C'étoit

C'étoit Eliſabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à ſon choix fit pencher la balance,
Et fit aimer ſon joug à l'Anglois indompté,
Qui ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté.
Ses peuples ſous ſon règne ont oublié leurs pertes;
De leurs nombreux troupeaux leurs plaines ſont couvertes,
Les guerets de leurs bleds, les mers de leurs vaiſſeaux:
Ils ſont craints ſur la terre, ils ſont Rois ſur les eaux.
Leur flotte impérieuſe, aſſerviſſant Neptune,
Des bouts de l'Univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, eſt le centre des Arts,
Le magazin du Monde, & l'azile de Mars.
Aux murs de Weſminſter on voit paroître enſemble
Trois Pouvoirs étonnez du nœud qui les raſſemble,
Les Députés du peuple, & les Grands, & le Roi,
Diviſez d'interêt, réunis par la loy;

Tous trois membres ſacrés de ce Corps invincible,
Dangereux à luy-même, à ſes voiſins terrible.
Heureux, lorſque le peuple inſtruit dans ſon devoir,
Reſpecte autant qu'il doit le ſouverain pouvoir !
Plus heureux, lors qu'un Roi, doux, juſte, & politique,
Reſpecte autant qu'il doit la liberté publique !
Ah s'écria Bourbon, quand pourront les François
Voir d'un règne auſſi beau fleurir les juſtes loix !
Quel exemple pour vous, Monarques de la Terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre,
Et renvoyant chez vous la diſcorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette ville immenſe,
Où la liberté ſeule entretient l'abondance.
Du vainqueur des Anglois il aperçoit la tour.
Non loin, d'Eliſabeth eſt l'auguſte ſéjour.

Suivi de Mornay ſeul il va trouver la Reine,
Sans appareil, ſans bruit, ſans cette pompe vaine,
Dont les Grands, quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont épris ;
Mais que le vrai Héros regarde avec mépris.
Il parle ; ſa franchiſe eſt ſa ſeule éloquence.
Il expoſe en ſecret les beſoins de la France,
Et juſqu'à la priere humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoûmiſſions découvre ſa grandeur.
Quoy vous ſervez Valois ? dit la Reine ſurpriſe,
C'eſt lui, qui vous envoye au bord de la Tamiſe ?
Quoy de ſes ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour ſon perſécuteur !
Des rives du couchant, aux portes de l'aurore,
De vos longs differents l'Univers parle encore :
Et je vous vois armer, en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois ?

Ses malheurs, reprit-il, ont étouffé nos haines ;
Valois étoit eſclave, il briſe enfin ſes chaines :
Plus heureux, ſi toujours aſſûré de ma foy
Il n'eût cherché d'appuy que ſon courage & moy !
Il a trop employé l'artifice & la feinte ;
Il fut mon ennemi par foibleſſe & par crainte.
J'oublie enfin ſa faute, en voyant ſon danger :
Je l'ay vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moy la quérelle des Rois.

Eliſabeth alors avec impatience,
Demande le recit des troubles de la France ;
Veut ſavoir quels reſſorts, & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un ſi grand changement.

Dèja,

Dèja, dit-elle au Roi, la prompte Renommée
De ces revers ſanglans m'a ſouvent informée ;
Mais ſa bouche indiſcrète en ſa légereté,
Prodigue le menſonge avec la vérité.
J'ai rejetté toûjours ſes recits peu fidèles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues quérelles,
Vous toûjours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs, & vos heureux exploits.
Songez que votre vie eſt la leçon des Rois.

Hélas ! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces temps la malheureuſe hiſtoire !
Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un étêrnel oubli nous cachât tant d'horreurs !

Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des Princes de mon ſang les fureurs & la honte ?
Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir :
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
Sur-tout en écoutant ces triſtes avantures,
Pardonnez, grande Reine, à des vérités dures,
Qu'un autre auroit pû taire, ou ſauroit mieux voiler ;
Mais que jamais Bourbon n'a pû diſſimuler.

LA

# HENRIADE.

## SECOND CHANT.

REINE, l'excès des maux où la France eſt livrée,
Eſt d'autant plus affreux, que leur ſource eſt ſacrée.
C'eſt la Réligion, dont le zèle inhumain
Met à tous les François les armes à la main.
Je ne décide point entre Geneve & Rome,
De quelque nom divin que leur parti les nomme,

J'ai

J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur ;
Et ſi la perfidie eſt fille de l'Erreur,
Si dans les différents où l'Europe ſe plonge,
La trahiſon, le meurtre eſt le ſceau du menſonge ;
L'un & l'autre parti, cruel également,
Ainſi que dans le crime, eſt dans l'aveuglement.
Pour moi, qui de l'Etat embraſſant la défenſe,
Laiſſai toûjours aux Cieux le ſoin de leur vengeance :
On ne m'a jamais vû, ſurpaſſant mon pouvoir,
D'une indiſcrète main profaner l'encenſoir :
Et périſſe à jamais l'affreuſe politique,
Qui prétend ſur les cœurs un pouvoir deſpotique ;
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les Autels ;
Et ſuivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne ſert un Dieu de paix que par des homicides.
Plût à ce Dieu puiſſant, dont je cherche la loi,
Que la Cour des Valois eût penſé comme moi !

Mais

Mais l'un & l'autre Guiſe ont eu moins de ſcrupule.
Ces Chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piège un peuple furieux,
Ont armé contre moi ſa piété cruelle;
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flâme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas.
Vous connoiſſez le peuple, & ſavez ce qu'il oſe,
Quand du Ciel outragé, penſant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la Réligion,
Il a rompu le frein de la ſoûmiſſion.
Vous le ſavez, Madame, & vôtre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en ſa naiſſance.
L'orage en vos Etats à peine étoit formé,
Vos ſoins l'avoient prévû, vos vertus l'ont calmé,
Vous régnez, Londre eſt libre, & vos loix floriſſantes.

Medicis

Medicis a ſuivi des routes differentes.
Peut-être que ſenſible à ces triſtes récits,
Vous me demanderez quelle étoit Medicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénuë ;
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connuë.
Peu de ſon cœur profond ont ſondé les replis.
Pour moi, nourri vingt ans à la Cour de ſes fils,
Qui vingt ans ſous ſes pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connoître.
Son époux expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſoit un libre cours.
Chacun de ſes enfans nourri ſous ſa tutelle,
Devint ſon énnemi dès qu'il règna ſans elle.
Ses mains autour du trône avec confuſion,
Semoient la jalouſie, & la diviſion ;
Oppoſant ſans relâche, avec trop de prudence,
Les Guiſes aux Condés, & la France à la France ;

Toûjours

Toûjours prête à s'unir avec ſes énnemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux & d'amis ;
Eſclave des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe :
Infidèle à ſa ſecte & ſuperſtitieuſe,
Poſſédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Tous les défauts du ſexe, avec peu de vertus.
Ce mot m'eſt échapé, je parle avec franchiſe.
Dans ce ſexe, après tout, vous n'êtes point compriſe.
L'auguſte Eliſabeth n'en a que les appas :
Le Ciel, qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands-hommes.
Dèja François ſecond, par un ſort imprévû,
Avoit rejoint ſon pere au tombeau deſcendu ;
Foible enfant, qui de Guiſe adoroit les caprices,
Et dont on ignoroit les vertus & les vices.

Charles,

Charles, plus jeune encore, avoit le nom de Roi.
Medicis règnoit ſeule, on trembloit ſous ſa loi.
D'abord ſa politique, aſſûrant ſa puiſſance,
Préparoit à ſon fils une éternelle enfance ;
Sa main, de la diſcorde allumant le flambeau,
Marqua par cent combats ſon Empire nouveau :
Elle arma le courroux de deux ſectes rivales.
Dreux qui vit déployer leurs enſeignes fatales,
Fut le théatre affreux de leurs premiers exploits :
Le vieux Montmorenci, près du tombeau des Rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerriere,
De cent ans de travaux termina ſa carriere.
Guiſe auprès d'Orleans ſe vit aſſaſſiné.
Mon pere malheureux, à la Cour enchaîné,
Trop foible, & malgré lui ſervant toûjours la Reine,
Traina dans les affronts ſa fortune incertaine ;
Et toûjours de ſa main, préparant ſes malheurs,
Combattit & mourut pour ſes perſécuteurs.

Condé,

Condé, qui vit en moi le ſeul fils de ſon frere,
M'adopta, me ſervit & de maître & de pere ;
Son camp fut mon berceau : là parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la Cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
Hélas ! je pleure encore, & pleurerai toûjours,
L'indigne aſſaſſinat qui termina ſes jours.

Le Ciel, qui de mes ans protégeoit la foibleſſe,
Toûjours à des Héros confia ma jeuneſſe.
Coligny de Condé le digne ſucceſſeur,
De moi, de mon parti devint le défenſeur ;
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue,
Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous, Ombre illuſtre, à vous que je le dois.

Je croiſſois ſous ſes yeux, & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur apprentiſſage,
Il m'inſtruiſoit d'exemple au grand art des Héros,
Je voïois ce Guerrier blanchi dans les travaux,
Soûtenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre Medicis, & contre la Fortune ;
Chéri dans ſon parti, dans l'autre reſpecté,
Malheureux quelque-fois, mais toûjours redouté,
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites,
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ſes défaites,
Que Dunois, ni Gaſton ne l'ont jamais été.
Dans le cours triomphant de leur proſperité.

Après dix ans entiers de ſuccès & de pertes,
Medicis qui voïoit ſes campagnes couvertes,
D'un parti renaiſſant qu'elle avoit crû détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit,

Voulut

Voulut ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles :
La Cour de ſes faveurs nous offrit les attraits ;
Et n'aïant pû nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix juſte Dieu ! Dieu vengeur que j'atteſte,
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte !
Ciel, faut-il voir ainſi les maîtres des humains,
Du crime à leurs Sujets applanir les chemins !

Coligny, dans ſon cœur à ſon Prince fidèle,
Aimoit toûjours la France en combattant contr'elle ;
Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion,
Qui ſembloit de l'Etat aſſûrer l'union.
Rarement un Héros connoit la défiance,
Parmi ſes ennemis il vint plein d'aſſurance ;
Juſqu'au milieu du Louvre il conduiſit mes pas,
Médicis en pleurant me reçut dans ſes bras,

Me prodigua long-tems des tendreſſes de mere,
Aſſûra Coligny d'une amitié ſincère ;
Vouloit par ſes avis ſe régler déſormais,
L'ornoit de dignités, le combloit de bien-faits,
Montroit à tous les miens, ſéduits par l'eſperance,
Des faveurs de ſon fils la flateuſe apparence.
Hélas ! nous eſperions en joüir plus long-tems.
Quelques-uns ſoupçonnoient ces perfides préſens ;
Les dons d'un ennemi leur ſembloient trop à craindre,
Plus ils ſe défioient, plus le Roi ſavoit feindre.
Dans l'ombre du ſecret depuis peu Medicis
A la fourbe, au parjure avoit formé ſon fils.
Façonnoit aux forfaits ce cœur jeune & facile ;
Et le malheureux Prince, à ſes leçons docile,
Par ſon penchant féroce à les ſuivre excité
Dans ſa coupable école avoit trop profité.
Enfin, pour mieux cacher cet horrible miſtère,
Il me donna ſa ſœur, il m'apella ſon frere.

O nom qui m'as trompé, vains ſermens, nœud fatal !
Hymen qui de nos maux fut le premier ſignal !
Tes flambeaux que du Ciel alluma la colère,
Eclairoient à mes yeux le trépas de ma mere.
Je ne ſuis point injuſte, & je ne prétends pas
A Medicis encore imputer ſon trépas.
J'écarte des ſoupçons peut-être légitimes ;
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes.
Ma mere enfin mourut. Pardonnez à des pleurs,
Qu'un ſouvenir ſi tendre arrache à mes douleurs.

Cependant tout s'apprête, & l'heure eſt arrivée,
Qu'au fatal dénoûment la Reine a réſervée.
Le ſignal eſt donné ſans tumulte & ſans bruit,
C'étoit à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale carriere,
Sembloit cacher d'effroi ſa tremblante lumiere ;

Coligny languiſſoit dans les bras du repos,
Et le ſommeil trompeur lui verſoit ſes pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable,
Vient arracher ſes ſens à ce calme agréable :
Il ſe lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des aſſaſſins à pas précipités.
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes,
Son palais embraſé, tout un Peuple en allarmes,
Ses ſerviteurs ſanglans dans la flâme étouffez,
Les meurtriers en foule au carnage échauffez.
Criant à haute voix, qu'on n'épargne perſonne,
C'eſt Dieu, c'eſt Medicis, c'eſt le Roi qui l'ordonne.
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il aperçoit de loin le jeune Teligny,
Teligny dont l'amour a mérité ſa fille,
L'eſpoir de ſon parti, l'honneur de ſa famille,
Qui ſanglant, déchiré, traîné par des Soldats,
Lui demandoit vengeance & lui tendoit les bras.

Le

Le Héros malheureux, ſans armes, ſans défenſe,
Voïant qu'il faut périr & périr ſans vengeance,
Voulut mourir du-moins comme il avoit vêcu,
Avec toute ſa gloire, & toute ſa vertu.
Dèja des aſſaſſins la nombreuſe cohorte,
Du ſalon qui l'enferme alloit briſer la porte;
Il leur ouvre lui-même & ſe montre à leurs yeux,
Avec cet œil ſerein, ce front majeſtueux;
Tel que dans les combats, maître de ſon courage,
Tranquille il arrêtoit, ou preſſoit le carnage.
A cet air vénerable, à cet auguſte aſpect,
Les meurtriers ſurpris ſont ſaiſis de reſpect,
Une force inconnûë a ſuſpendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage;
Et de mon ſang glacé ſoüillez ces cheveux blancs,
Que le ſort des combats reſpecta quarante ans.
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne,
Ma vie eſt peu de choſe & je vous l'abandonne....

J'euſſe aimé mieux la perdre en combattant pour vous..
Ces tigres, à ces mots, tombent à ſes genoux....
L'un ſaiſi d'épouvante abandonne ſes armes ;
L'autre embraſſe ſes pieds qu'il trempe de ſes larmes ;
Et de ſes aſſaſſins, ce Grand-homme entouré,
Sembloit un Roi puiſſant par ſon peuple adoré.
Beſme, qui dans la Cour attendoit ſa victime,
Monte tout indigné qu'on differe ſon crime.
Des aſſaſſins trop lents, il veut hâter les coups,
Aux pieds de ce Héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui ſeul eſt inflexible ;
Lui ſeul à la pitié toûjours inacceſſible,
Auroit cru faire un crime & trahir Medicis,
Si du moindre remords il ſe ſentoit ſurpris.
A travers les ſoldats il court d'un pas rapide ;
Coligny l'attendoit d'un viſage intrépide.
Et bien-tôt dans le flanc ce monſtre furieux,
Lui plonge ſon épée, en détournant les yeux ;

De

De peur que d'un coup d'œil cet auguſte viſage
Ne fit trembler ſon bras & glaçât ſon courage.
Du plus grand des François, tel fut le triſte ſort.
On l'inſulte, on l'outrage encore après ſa mort.
Son corps percé de coups, privé de ſépulture,
Des oiſeaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta ſa tête aux pieds de Medicis,
Conquête digne d'elle, & digne de ſon fils.
Medicis la reçut avec indifférence,
Sans paroître jouir du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſir, maîtreſſe de ſes ſens,
Et comme accoutumée à de pareils préſens.
Qui pourroit cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images !
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'étoit qu'un foible eſſai de toutes leurs fureurs ;
D'un peuple d'aſſaſſins les troupes éffrenées,
Par devoir & par zèle, au carnage acharnées,

Marchoient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos freres ſanglans.
Guiſe étoit à leur tête, & boüillant de colère,
Vengeoit ſur tous les miens les manes de ſon pere.
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
Echaufoient les tranſports de leur zèle inhumain ;
Et portant devant eux la liſte de leurs crimes,
Les conduiſoient au meurtre, & marquoient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon pere,
Le frere avec la ſœur, la fille avec la mere,
Les époux expirans, ſous leurs toits embraſez,
Les enfans au berceau ſur la pierre écraſez ;
Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous même encore à peine vous croirez,
Ces monſtres furieux de carnage alterez,

Excitez

Excitez par la voix des Prêtres ſanguinaires,
Invoquoient le Seigneur en égorgeant leurs freres ;
Et le bras tout ſoüillé du ſang des innocens,
Oſoient offrir à Dieu cet exécrable encens.
O combien de Héros indignement périrent !
Renel & Pardaillan chez les morts deſcendirent,
Et vous brave Guerchy, vous ſage Lavardin,
Digne de plus de vie, & d'un autre deſtin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle ;
Marſillac, & Soubiſe au trépas condamnés,
Défendent quelque-tems leurs jours infortunés :
Sanglans, percez de coups & reſpirant à peine,
Juſqu'aux portes du Louvre, on les pouſſe, on les traîne ;
Ils teignent de leur ſang ce palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tout-deux.

Du haut de ce palais, excitant la tempête,
Medicis à loiſir contemploit cette fête ;
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voïoient les flots de ſang regorger ſous leurs yeux ;
Et de Paris en feu les ruïnes fatales
Etoient de ces Héros les pompes triomphales.
Que dis-je ? O crime ! O honte ! O comble de nos maux !
Le Roi, le Roi lui-même au milieu des bourreaux,
Pourſuivant des proſcrits les troupes égarées,
Du ſang de ſes Sujets ſoüilloit ſes mains ſacrées ;
Et ce même Valois que je ſers aujourd'hui,
Ce Roi, qui par ma bouche implore vôtre appui,
Partageant les forfaits de ſon barbare frere,
A ce honteux carnage excitoit ſa colère.
Non, qu'après tout Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main ;

Mais

Mais l'exemple du crime aſſiégeoit ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même étoit une foibleſſe.

Quelques-uns, il eſt vrai, dans la foule des morts,
Du fer des aſſaſſins trompent les efforts.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante avanture,
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux pere accablé ſous le fardeau des ans,
Se livroit au ſommeil entre ſes deux enfans,
Un lit ſeul enfermoit & les fils & le pere ;
Les meurtriers ardens qu'aveugloit la colère,
Sur eux à coups preſſez enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.
L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées,
Il ſait quand il lui plait veiller ſur nos années.
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé,
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé.
Un inviſible bras, armé pour ſa défenſe,
Aux mains des meurtriers déroboit ſon enfance ;

Son

Son pere à ſon côté, ſous mille coups mourant,
Le couvroit tout entier de ſon corps expirant ;
Et du peuple & du Roi, trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faiſois-je en ces affreux momens !
Hélas ! trop aſſûré ſur la foi des ſermens,
Tranquille au fond du Louvre & loin du bruit des armes,
Mes ſens d'un doux repos goutoient encor les charmes,
O nuit ! nuit effroïable ! O funeſte ſommeil !
L'appareil de la mort parut à mon réveil.
On avoit maſſacré mes plus chers domeſtiques,
Le ſang de tous côtés inondoit mes portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour enviſager,
Les miens que ſur le marbre on venoit d'égorger.
Les aſſaſſins ſanglans vers mon lit s'avancerent,
Leurs parricides mains devant moi ſe leverent,

Je

Je touchois au moment qui terminoit mon ſort,
Je préſentai ma tête & j'attendis la mort.
Mais ſoit qu'un vieux reſpect pour le ſang de leurs Maîtres,
Parlât encore pour moi dans le cœur de ces traîtres ;
Soit que de Medicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un ſupplice trop doux ;
Soit qu'enfin s'aſſûrant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;
On réſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bien-tôt de ſa part on m'apporta des fers.
Coligny plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en ſuccombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté, ſa gloire au tombeau le ſuivit.
Vous frémiſſez, Madame, à cet affreux récit ;
Tant d'horreur vous ſurprend, mais de leur barbarie
Je ne vous ai compté que la moindre partie.

On eût dit que du haut de ſon Louvre fatal,
Medicis à la France eût donné le ſignal ;
Tout imita Paris, la Mort ſans réſiſtance,
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi.
Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi,
Et des fleuves François les eaux enſanglantées,
Ne portoient que des morts aux mers épouvantées.

LA

# HENRIADE.

## TROISIEME CHANT.

QUAND l'Arrêt des deſtins eut durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins, fatiguez de leurs crimes,
Les glaives émouſſez manquerent de victimes ;
Le peuple, dont la Reine avoit armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux & vit ſes attentats.

Aiſément

Aiſément ſa pitié ſuccède à ſa furie.
Il entendit gémir la voix de ſa Patrie.
Bien-tôt Charles lui-même en fut ſaiſi d'horreur,
Le remords dévorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du Roi la funeſte culture,
N'avoit que trop en lui corrompu la nature;
Mais elle n'avoit point étouffé cette voix,
Qui juſques ſur le Trône épouvante les Rois.
Par ſa mere élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'étoit point comme elle endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours.
Dieu déploïant ſur lui ſa vengeance ſévère,
Marqua ce Roi mourant du ſceau de ſa colère,
Et par ſon châtiment voulut épouvanter,
Quiconque à l'avenir oſeroit l'imiter.
Je le vis expirant. Cette image effraïante,
A mes ſens étonnez ſera toûjours préſente.

Son

Son ſang à gros boüillons de ſon corps élancé,
Vengeoit le ſang françois par ſes ordres verſé.
Il ſe ſentoit frappé d'une main inviſible ;
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi ſi jeune & ſi-tôt moiſſonné ;
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettoit à la France,
D'un empire plus doux quelque foible eſpérance.

Soudain du fond du Nord, au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint ſaiſir dans ces lieux, tout-fumans de carnage,
D'un frere infortuné le ſanglant héritage.
La Pologne en ce tems avoit, d'un commun choix,
Sur ſon Trône étranger placé l'heureux Valois :
Son nom plus redouté que les plus puiſſans Princes,
Avoit gagné pour lui les voix de cent Provinces.

C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux.
Valois ne ſoûtint pas ce fardeau dangereux.
Reine, je parle ici ſans détour & ſans feinte,
Vous m'avez commandé de bannir la contrainte ;
Et mon cœur, qui jamais n'a ſçu ſe déguiſer,
Prêt à ſervir Valois ne ſauroit l'excuſer.
Sa gloire avoit paſſé comme une ombre legere :
Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.
On a vû plus d'un Roi, par un triſte retour,
Vainqueur dans les combats, eſclave dans ſa Cour.
Reine, c'eſt dans l'eſprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des Cieux des vertus en partage ;
Il eſt vaillant, mais foible, & moins Roi que Soldat ;
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris, flatant ſon indolence,
De ſon cœur, à leur gré, gouvernoient l'inconſtance ;
Au fond de ſon palais, avec lui renfermez,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimez,

Ils

Ils dictoient par ſa voix leurs volontés funeſtes,
Des tréſors de la France ils diſſipoient les reſtes;
Et le peuple accablé, pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſoit de leur luxe, & païoit leurs plaiſirs.

Tandis que ſous le joug de ſes Maîtres avides,
Valois preſſoit l'Etat du fardeau des ſubſides,
On vit paroître Guiſe; & le peuple inconſtant
Tourna bien-tôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant:
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon pere,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſçait règner ſur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par leurs charmes vainqueurs.
Nul ne ſçut mieux que lui le grand art de ſéduire,
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſçut mieux cacher, ſous des déhors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.

Altier, impérieux, mais ſimple & populaire,
Des peuples en public il plaignoit la miſère ;
Déteſtoit des impots le fardeau rigoureux.
Le pauvre alloit le voir, & revenoit heureux ;
Souvent il prévenoit la timide indigence,
Ses bien-faits dans Paris annonçoient ſa préſence :
Il ſavoit captiver les Grands qu'il haïſſoit ;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſoit ;
Téméraire en ſes vœux, ſouple en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices,
Connoiſſant les périls, & ne redoutant rien ;
Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoyen.
Quand il eut quelque-tems eſſaïé ſa puiſſance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconſtance,
Il ne ſe cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de ſon Roi briſer le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeſte,
Qui bien-tôt de la France infecta tout le reſte :

Monſtre

Monſtre affreux, qu'ont nourri les peuples & les Grands,
Engraiſſé de carnage & fertile en tirans.
La France dans ſon ſein vit alors deux Monarques ;
L'un n'en poſſédoit plus que les frivoles marques ;
L'autre portant par-tout l'eſpérance & l'éffroi,
A peine avoit beſoin du vain titre de Roi.

Valois ſe réveilla du ſein de ſon yvreſſe.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le preſſe,
Ouvrirent un moment ſes yeux appeſantis :
Mais du jour importun ſes regards ébloüis,
Ne diſtinguerent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondoient ſur ſa tête ;
Et bien-tôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & ſe rejettant dans les bras du ſommeil,
Entre ſes favoris, & parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.

Je lui reſtois encore, & tout prêt de périr,
Il n'avoit plus que moi qui pût le ſecourir ;
Héritier après lui du Trône de la France,
Mon bras ſans balancer voloit à ſa défenſe :
J'offrois à ſa foibleſſe un néceſſaire appui ;
Je voulois le ſauver, ou me perdre avec lui.
Mais Guiſe trop habile, & trop ſavant à nuire,
L'un par l'autre en ſecret ſongeoit à nous détruire ;
Que dis-je ? il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoûtien qui le pouvoit ſauver.
De la Réligion le prétexte ordinaire,
Fut un voile honnorable à cet affreux miſtère.
Par ſa feinte vertu tout le peuple échauffé,
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentoit le culte de leurs peres,
Les derniers attentats des ſectes étrangeres,
Me peignoit ennemi de l'Egliſe & de Dieu ;
Il porte, diſoit-il, ſes erreurs en tout lieu,

Il ſuit d'Eliſabeth les dangereux exemples,
Sur vos temples détruits il va fonder ſes temples,
Vous verrez dans Paris ſes prêches criminels.
Tout le peuple à ces mots trembla pour ſes autels.
Juſqu'au Palais du Roi l'allarme en eſt portée.
La Ligue, qui feignoit d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Helas ! le Roi trop foible obéït ſans murmure,
Et lorſque je volois pour venger ſon injure ;
J'apprens que mon beau-frere, à la Ligue ſoûmis,
S'uniſſoit, pour me perdre, avec ſes ennemis,
De Soldats, malgré lui, couvroit déja la terre,
Et par timidité me déclaroit la guerre.

Je plaignis ſa foibleſſe, & ſans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.

De la Ligue, en cent lieux, les villes allarmées,
Contre moi dans la France enfantoient des armées.
Joyeuſe, avec ardeur, venoit fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des foibleſſes du Roi.
Guiſe, dont la prudence égaloit le courage,
Diſperſoit mes amis, leur fermoit le paſſage.
D'armes & d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hazards.
L'Arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cauſe, en ce jour, protégea la juſtice.
Je combattis Joyeuſe, il fut vaincu, mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras ;
Et ma brave Nobleſſe, à vaincre accoûtumée,
Diſſipa devant moi cette innombrable armée.

De tous les favoris qu'idolatroit Valois,
Qui flatoient ſa moleſſe, & lui donnoient des loix,

Joyeuſe

Joyeuſe né d'un Sang chez les François inſigne,
D'une faveur ſi haute étoit le moins indigne :
Il avoit des vertus, & ſi de ſes beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours ;
Sans doute, aux grands emplois ſon ame accoûtumée,
Auroit de Guiſe un jour atteint la renommée.
Mais nourri juſqu'alors au milieu de la Cour,
Dans le ſein des plaiſirs, dans les bras de l'Amour,
Il n'eut à m'oppoſer qu'un aveugle courage,
Dans un Chef orgueilleux dangereux avantage :
Mille jeunes guerriers attachez à ſon ſort,
Du ſein des voluptés s'avançoient à la mort.
Cent chifres amoureux, gages de leurs tendreſſes,
Traçoient ſur leurs habits les noms de leurs maitreſſes ;
Leurs armes éclatoient du feu des diamans,
De leurs bras énervez frivoles ornemens ;
Ardens, tumultueux, privez d'expérience,
Ils portoient aux combats leur ſuperbe imprudence :

Orgueilleux

Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre, ils s'avançoient d'un pas impétueux.
D'un éclat different mon camp frappoit leur vûë.
Mon armée en ſilence à leurs yeux étendûë,
N'offroit de tous côtés que farouches ſoldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoûtumez au ſang & couverts de bleſſures,
Leur fer & leurs mouſquets compoſoient leurs parures.
Comme eux, vétu ſans pompe, armé de fer, comme eux,
Je conduiſois aux coups leurs eſcadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étois diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renverſez,
Sous nos coups expirans, devant nous diſperſez:
A regret dans leur ſein j'enfonçois cette épée,
Qui du ſang Eſpagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi ces Courtiſans,
Que moiſſonna le fer, en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honnorables :
Tous fermes dans leur poſte, & tous inébranlables,
Ils voïoient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, ſans reculer d'un pas.
Des Courtiſans François tel eſt le caractère,
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;
De l'ombre du repos ils volent aux hazards,
Vils flateurs à la Cour, Héros aux champs de Mars.
Mais pourquoi rapeller cette triſte victoire ?
Que ne puis-je plûtôt ravir à la mémoire,
Des ſuccès trop heureux déplorez tant de fois !
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des François ;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes ;
Et mes lauriers ſanglans ſont baignez de mes larmes.

Ce

Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir,
L'abîme dont Valois vouloit en vain ſortir.
Il fut plus mépriſé quand on vit ſa diſgrace,
Paris fut moins ſoûmis, la Ligue eut plus d'audace;
Il eut même à ſouffrir, pour comble de douleur,
Et la gloire de Guiſe, & ſon propre malheur.
Guiſe dans Vimori, d'une main plus heureuſe,
Vengea ſur les Germains la perte de Joyeuſe,
Accabla dans Auneau mes alliés ſurpris,
Et couvert de lauriers ſe montra dans Paris;
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutelaire.
Valois vit triompher ſon ſuperbe adverſaire,
Qui toûjours inſultant à ce Prince abbatu,
Sembloit l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus foible courage.
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage;

Il voulut, d'un Sujet reprimant la fierté,
Eſſaïer dans Paris ſa foible autorité.
Il n'en étoit plus tems, la tendreſſe & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs étoit alors éteinte :
Son peuple audacieux, prompt à ſe mutiner,
Le prit pour un Tiran dès qu'il voulut règner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les allarmes,
Tout Bourgeois eſt Soldat, tout Paris eſt en armes ;
Mille ramparts naiſſants, qu'un inſtant a formez
Menacent de Valois les Gardes enfermez.
Guiſe tranquille & fier au milieu de l'orage,
Précipitoit du peuple, ou retenoit la rage,
De la ſédition gouvernoit les reſſorts,
Et faiſoit à ſon gré mouvoir ce vaſte Corps.
Tout le peuple au Palais couroit avec furie,
Si Guiſe eût dit un mot, Valois étoit ſans vie :
Mais lorſque d'un coup d'œil il pouvoit l'accabler,
Il parut ſatisfait de l'avoir fait trembler,

Et des mutins lui-même arrêtant la pourſuite,
Lui laiſſa par pitié le pouvoir de la fuite ;
Enfin Guiſe attenta, quel que fût ſon projet,
Trop peu pour un Tiran, mais trop pour un Sujet.
Quiconque a pu forcer ſon Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guiſe en ſes grands deſſeins, dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'étoit plus tems d'offenſer à demi,
Et qu'élevé ſi haut, mais ſur un précipice,
S'il ne montoit au Trône, il marchoit au ſupplice.
Enfin maître abſolu d'un peuple revolté,
Le cœur plein d'eſperance & de témérité.
Appuïé des Romains, ſecouru des Iberes,
Adoré des François, ſecondé de ſes freres ;
Ce ſujet orgueilleux crut ramener ces temps,
Où de nos premiers Rois les lâches deſcendans,
Déchus preſque en naiſſant de leur pouvoir ſuprême,
Sous un froc odieux cachoient leur Diadème ;

Et

Et dans l'ombre d'un Cloître en ſecret gémiſſans,
Abandonnoient l'Empire aux mains de leurs Tirans.

Valois, qui cependant differoit ſa vengeance,
Tenoit alors dans Blois les Etats de la France :
Peut-être on vous a dit quels furent ces Etats,
On propoſa des loix qu'on n'exécuta pas ;
De mille Députés l'éloquence ſterile
Y fit de nos abus un détail inutile ;
Car de tant de conſeils l'effet le plus commun
Eſt de voir tous nos maux ſans en ſoulager un.
Au milieu des Etats, Guiſe avec arrogance,
De ſon Prince offenſé vint braver la préſence,
S'aſſit auprès du Trône & ſûr de ſes projets,
Crut dans ſes Députés voir autant de Sujets.
Dèja leur troupe indigne à ſon Tiran venduë,
Alloit mettre en ſes mains la puiſſance abſoluë ;

Lorſque

Lorſque las de le craindre, & las de l'épargner,
Valois voulut enfin ſe venger & règner.
Son Rival chaque jour, ſoigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſoit ſa colère ;
Ne ſoupçonnant, pas même, en ce Prince irrité,
Pour un aſſaſſinat aſſez de fermeté.
Son deſtin l'aveugloit, ſon heure étoit venuë.
Le Roi le fit lui-même immoler à ſa vûë ;
De cent coups de poignard indignement percé,
Son orgueil en mourant ne fut point abaiſſé ;
Et ce front, que Valois craignoit encor peut-être,
Tout pâle & tout-ſanglant ſembloit braver ſon Maître.
C'eſt ainſi que mourut ce Sujet tout-puiſſant,
De vices, de vertus, aſſemblage éclatant ;
Valois, dont il ravit l'autorité ſuprême,
Le ſouffrit lâchement, & s'en vengea de même.

Bien-

Bien-tôt ce bruit affreux ſe répand dans Paris,
Le peuple épouvanté remplit l'air de ſes cris,
Les vieillards déſolez, les femmes éperduës,
Vont du malheureux Guiſe embraſſer les ſtatuës.
Tout Paris croit avoir en ce preſſant danger,
L'Egliſe à ſoûtenir, & ſon pere à venger.
De Guiſe, au milieu d'eux, le redoutable frere,
Maïenne, à la vengeance anime leur colère,
Et plus par intérêt, que par reſſentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embraſement.

Maïenne dès long-tems nourri dans les allarmes,
Sous le ſuperbe Guiſe avoit porté les armes ;
Il ſuccède à ſa gloire ainſi qu'à ſes deſſeins,
Le ſceptre de la Ligue a paſſé dans ſes mains.
Cette Grandeur ſans borne, à ſes deſirs ſi chere,
Le conſole aiſément de la perte d'un frere ;

Il ſervoit à regret, & Maïenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher ſous lui.
Maïenne a, je l'avoue, un courage héroïque,
Il ſait, par une heureuſe & ſage politique,
Réünir ſous ſes loix mille eſprits differens,
Ennemis de leur Maître, eſclaves des Tirans.
Il connoit leurs talents, il ſait en faire uſage ;
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guiſe avec plus d'éclat éblouiſſoit les yeux,
Fut plus Grand, plus Héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel eſt Maïenne, & quelle eſt ſa puiſſance.
Je ne vous cèle point que je crains ſa prudence.
Mais pour le jeune Aumale, au cœur préſomptueux,
Quoy qu'on vante à Paris ſes exploits belliqueux,
Quoy qu'il ſoit du parti le bouclier terrible,
Qu'il ait, juſqu'à préſent, le titre d'Invincible,
Qu'il ſoit un autre Guiſe, un Dieu dans les combats ;
Il n'a que du courage, & je ne le crains pas.

Cependant

Cependant des Flamans l'oppreſſeur politique,
Ce tiran, décoré du nom de Catholique,
Ce Roi, dont l'artifice eſt le plus grand ſoûtien,
Ce Roi vôtre ennemi, mais plus encor le mien ;
Philippe, de Maïenne embraſſant la quérelle,
Soutient de nos rivaux la cauſe criminelle ;
Et Rome, qui devoit étouffer tant de maux,
Rome de la diſcorde allume les flambeaux.
Celui qui des Chrétiens ſe dit encor le Pere,
Met aux mains de ſes fils un glaive ſanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.
Enfin Roi ſans Sujets, pourſuivi, ſans défenſe,
Valois s'eſt vû forcé d'implorer ma puiſſance.
Il m'a cru génereux, & ne s'eſt point trompé.
Des malheurs de l'Etat mon cœur s'eſt occupé ;

Un danger ſi preſſant a fléchi ma colère ;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frere ;
Mon devoir l'ordonnoit, j'en ai ſubi la loi,
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans ôtage,
Vôtre ſort, ai-je dit, eſt dans vôtre courage ;
Venez mourir ou vaincre aux ramparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits :
Je ne me flate point d'avoir pû dans ſon ame,
Verſer par mon exemple une ſi belle flâme ;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu,
Il gémit du repos qui l'avoit abatu :
Valois avoit beſoin d'un deſtin ſi contraire,
Et ſouvent l'infortune aux Rois eſt néceſſaire.
Tels étoient de Henri les ſincères diſcours.
Des Anglois cependant il preſſe le ſecours ;
Dèja du haut des murs de la Ville rebelle,
La voix de la Victoire en ſon Camp le rappelle.

Mille

Mille jeunes Anglois vont bien-tôt ſur ſes pas,
Fendre le ſein des mers, & chercher les combats.
Eſſex eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance
A des fiers Caſtillans confondu la prudence,
Et qui ne croïoit pas qu'un indigne deſtin,
Dût flétrir les lauriers, qu'avoit cueillis ſa main.
Henri ne l'attend point, Henri que rien n'arrête,
Impatient de vaincre à ſon départ s'apprête.
Allez, luy dit la Reine, allez digne Héros,
Mes Guerriers ſur vos pas traverſeront les flots ;
Ce n'eſt point vôtre Roi, c'eſt vous, qu'ils veulent ſuivre,
A vos ſoins génereux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter, que pour vous ſecourir ;
Formez par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.

Puiſſe bien-tôt la Ligue expirer ſous vos coups !
L'Eſpagne ſert Maïenne, & Rome eſt contre vous,
Allez vaincre l'Eſpagne, & ſongez qu'un Grand-homme,
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des Nations venger la liberté ;
De Sixte & de Philippe abaiſſez la fierté.
Philippe de ſon pere héritier tirannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Diviſant ſes voiſins, pour leur donner des fers,
Du fond de ſon Palais croit dompter l'Univers.
Sixte au Trône élevé du ſein de la pouſſiere,
Avec moins de puiſſance a l'ame encore plus fiere ;
Le Paſtre de Montalte eſt le rival des Rois,
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix ;
Sous le pompeux éclat d'un triple Diadème,
Il penſe aſſervir tout, juſqu'à Philippe même.

Violent,

Violent, mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des puiſſans, des foibles oppreſſeur,
Dans Londres, dans ma Cour il a formé des brigues,
Et l'Univers qu'il trompe, eſt plein de ſes intrigues.
Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre oſent s'élever ;
L'un combattant en vain l'Anglois & les orages,
Fit voir à l'Océan ſa fuite & ſes naufrages ;
Du ſang de ſes Guerriers ce bord eſt encor teint :
L'autre ſe tait dans Rome, & m'eſtime & me craint.
Suivez donc, à leurs yeux, vôtre noble entrepriſe.
Si Maïenne eſt vaincu, Rome ſera ſoûmiſe ;
Vous ſeul pouvez régler ſa haine ou ſes faveurs ;
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer, ou d'éteindre ſa foudre.

L A

# HENRIADE.

## CHANT QUATRIEME.

TANDIS que pourſuivant leurs entretiens ſecrets,
Et peſant, à loiſir, de ſi grands interêts,
Ils épuiſoient tout-deux la ſcience profonde,
De combattre, de vaincre, & de régir le monde ;
La Seine avec effroy, voit ſur ſes bords ſanglants,
Les drapeaux de la Ligue abandonnez aux vents.
Valois, loin de Henri, remple d'inquiétude,
Du deſtin des combats craignoit l'incertitude.

A ſes deſſeins flotants, il falloit un appuy ;
Il attendoit Bourbon, ſûr de vaincre avec luy.
Par ces retardements les Ligueurs s'enhardirent.
Des portes de Paris leurs Légions ſortirent.
Le ſuperbe d'Aumale, & Nemours, & Briſſac
Elbeuf, & Bois-dauphin, Bouflers, & Canillac
D'un coupable parti défenſeurs intrépides,
Epouvantoient Valois de leurs ſuccès rapides :
Et ce Roi, trop ſouvent ſujet au repentir,
Regretoit le Héros qu'il avoit fait partir.
Parmi ces combattants, ennemis de leur Maitre,
Un frere de Joyeuſe oſa long-temps paroître.
Ce fut lui, que Paris vit paſſer tour à tour,
Du ſiècle au fond d'un Cloitre, & du Cloitre à la Cour ;
Vicieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe, & la haire.
Du pied des ſaints autels, arroſez de ſes pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs ;

Et plongea, dans le ſang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avoit conſacrée.
Mais de tant de Guerriers, ſi fiers, ſi dangereux,
Celui qui mérita l'éloge malheureux,
D'avoir plus ébranlé l'autorité royale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale ;
Vous, né du ſang Lorrain, ſi fécond en Héros ;
Vous, ennemi des Rois, des Loix, & du repos.
La fleur de la Nobleſſe en tout temps l'accompagne :
Avec eux, ſans relâche, il fond dans la campagne,
Tantôt dans le ſilence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi ſurpris portant par-tout la guerre,
Du ſang des aſſiégeants ſon bras couvroit la terre.
Dans un de ces combats, de ſa gloire enyvré,
Aux tentes de Valois il avoit pénétré.
La nuit & la ſurpriſe augmentoient les allarmes,
Tout plioit, tout trembloit, tout cedoit à ſes armes.

Cet

Cet orageux torrent, prompt à ſe déborder,
Dans ſon choc ténébreux alloit tout inonder.
Soudain, pareil aux feux dont l'éclat fend la nuë,
Henri vole à Paris, d'une courſe imprévuë.
Il arrive, il combat, il change les deſtins :
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.
Vers ſon indigne Cloitre on voit s'enfuir Joyeuſe.
Au milieu des mourants tombe le fier Saveuſe.
Bouflers où courez vous, trop jeune audacieux ?
Ne cherchez point la mort, qui s'avance à vos yeux,
Reſpectez de Henri la valeur invincible.
Mais il tombe déja ſous cette main terrible,
Ses beaux yeux ſont noïez dans l'ombre du trépas,
Et ſon ſang, qui le couvre, efface ſes appas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclorre,
Des baiſers du Zéphire, & des pleurs de l'Aurore,
Tombe aux premiers efforts de l'orage & des vents,
Dont le ſouffle ennemi vient ravager les champs.

En vain le fier d'Aumale arrête ſur ces rives,
Des ſiens épouvantez les troupes fugitives ;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats.
La voix du grand Henri précipite leurs pas :
De ſon front menaçant la terreur les renverſe,
Leur Chef les réünit, la crainte les diſperſe.
D'Aumale eſt avec eux dans leur fuite entrainé,
Tel que du haut d'un mont, de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe, & roule un rocher, qui menaçoit les nues.
Mais que dis-je ? il s'arrête, il montre aux aſſiégeants,
Il montre encor ce front redouté ſi long-temps.
Des ſiens qui l'entrainoient, fougueux il ſe dégage,
Honteux de vivre encor il revole au carnage.
Il arrête un moment ſon vainqueur étonné ;
Mais d'ennemis bien-tôt il eſt environné.
La Mort alloit punir ſon audace fatale ;
La Diſcorde le vit, & trembla pour d'Aumale,

La

La barbare qu'elle eſt, a beſoin de ſes jours.
Elle s'élance en l'air, & vole à ſon ſecours.
Elle approche, elle oppoſe, au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immenſe, impénétrable,
Qui commande au Trépas, qu'accompagne l'Horreur
Et dont la vûë inſpire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer, Diſcorde inexorable,
Pour la premiere fois tu parus ſecourable.
Tu ſauvas un Héros, tu prolongeas ſon ſort.
De cette même main miniſtre de la mort,
De cette main barbare, accoûtumée au crime,
Qui jamais juſques-là n'épargna ſes victimes,
Elle entraine d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant couvert de coups, qu'il n'avoit point ſentis.
Elle applique à ſes maux une main ſalutaire.
Elle étanche ce ſang répandu pour luy plaire.
Mais tandis qu'à ſon corps elle rend la vigueur,
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur.

Tel

Tel ſouvent un tiran, dans ſa pitié cruelle,
Suſpend d'un malheureux la ſentence mortelle ;
A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.

Henri ſçait profiter de ce grand avantage,
Dont le ſort des combats honnora ſon courage,
Des momens dans la guerre il connoit tout le prix,
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris ;
Il veut que les aſſauts ſuccèdent aux batailles,
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois plein d'eſperance, & fort d'un tel appui,
Donne aux Soldats l'exemple & le reçoit de lui ;
Il ſoûtient les travaux, il brave les allarmes,
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes.
Tous les Chefs ſont unis, tout ſuccède à leurs vœux,
Et bien-tôt la Terreur, qui marche devant eux,

Des

Des aſſiegés tremblans diſſipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus, alloit briſer leurs portes.
Que peut faire Maïenne en ce péril preſſant ?
Maïenne a pour ſoldats un peuple gémiſſant ;
Ici la fille en pleurs lui redemande un pere,
Là le frere effraïé pleure au tombeau d'un frere,
Chacun plaint le préſent, & craint pour l'avenir,
Ce grand Corps allarmé ne peut ſe réünir ;
On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir, ou ſe rendre,
Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre.
Tant le foible vulgaire avec légéreté,
Fait ſuceéder la peur à la témérité.
Maïenne en frémiſſant voit leur troupe éperduë,
Cent deſſeins partageoient ſon ame irréſoluë,
Quand ſoudain la Diſcorde aborde ce Héros,
Fait ſiffler ſes ſerpens, & lui parle en ces mots.
Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,

Toi nourri ſous mes yeux & formé ſous mes loix,
Entens ta protectrice & reconnois ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille & volage,
Dont un foible malheur a glacé le courage ;
Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains,
Tu les verras bien-tôt ſecondant nos deſſeins ;
De mon fiel abreuvez, à mes fureurs en proïe,
Combattre avec audace & mourir avec joïe.

La Diſcorde auſſi-tôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſûré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les François, le trouble & les allarmes,
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes.
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté ;
Les épics renverſez ſur la terre languiſſent,
Le ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent,

Et

Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effraïez.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que le Tibre enrichit du tribut de ſes ondes.
Rome enfin ſe découvre à ſes régards cruels,
Rome, jadis ſon temple & l'effroi des mortels ;
Rome, dont le deſtin dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les tems Maîtreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autre-fois,
Sur leurs Trônes ſanglans enchaîner tous les Rois.
L'Univers fléchiſſoit ſous ſon aigle terrible,
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible,
Elle a ſû, ſous ſon joug, aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits, & commander aux cœurs :
Ses avis ſont ſes loix, ſes decrets ſont ſes armes.
Près de ce Capitole, où régnoient tant d'allarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife eſt aſſis au Trône des Céſars.

Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille,
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Emile;
Le Trône eſt ſur l'Autel, & l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le Sceptre & l'encenſoir.
Là Dieu même a fondé ſon Egliſe naiſſante,
Tantôt perſécutée, & tantôt triomphante :
Là ſon premier Apôtre avec la vérité
Conduiſit la candeur & la ſimplicité.
Ses ſucceſſeurs heureux quelque tems l'imiterent,
D'autant plus reſpectez, que plus ils s'abaiſſerent,
Leur front d'un vain éclat n'étoit point revêtu,
La pauvreté ſoûtint leur auſtère vertu.
Et jaloux des ſeuls biens qu'un vrai Chrétien deſire,
Du fond de leur chaumiere ils voloient au martire.
Le temps qui corrompt tout, changea bien-tôt leurs mœurs.
Le Ciel, pour nous punir, leur donna les grandeurs,

L'Egliſe

L'Egliſe, dès ce jour, puiſſante & profanée
Aux conſeils des méchants ſe vit abandonnée ;
La trahiſon, le meurtre, & l'empoiſonnement,
De ſes fauſſes grandeurs fut l'affreux fondement.
Les Lieutenants du Chriſt, au ſein du ſanctuaire,
Placerent ſans rougir l'inceſte & l'adultère,
Et Rome, qu'opprimoit leur empire odieux,
Sous ces tirans ſacrés regréta ſes faux-dieux.
On écouta depuis de plus ſages maximes,
Sous des dehors plus doux la Cour cacha ſes crimes ;
La décence y règna ; le Conclave eut ſes loix,
La vertu la plus pure y brilla quelque-fois.
Des-Urſins dans nos jours a mérité des temples ;
Mais d'un tel Souverain la terre a peu d'exemples.
Et l'Egliſe a compté, depuis plus de mille ans,
Peu de paſteurs ſans tâche, & beaucoup de tirans.
Sixte alors étoit Roi de l'Egliſe & de Rome.
Si pour être honnoré du tître de Grand-homme,

Il ſuffit d'être faux, auſtère, & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte ſera compté.
Il devoit ſa grandeur à quinze ans d'artifices,
Il ſut cacher quinze ans ſes vertus, & ſes vices.
Il ſembla fuir le rang qu'il bruloit d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne, afin d'y parvenir.
Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique,
Au fond du Vatican règnoit la Politique,
Fille de l'Interêt & de l'Ambition,
Dont nâquirent la Fraude & la Séduction.
Ce Monſtre ingénieux, en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis paroit ſimple & tranquille ;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots ;
Par cent déguiſemens à toute-heure elle abuſe,
Les regards ébloüis de l'Europe confuſe :
Toûjours l'autorité lui prête un prompt ſecours,
Le menſonge ſubtil règne en tous ſes diſcours,

Et

Et pour mieux déguiſer ſon artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la Vérité même.
A peine la Diſcorde avoit frappé ſes yeux,
Elle court dans ſes bras d'un air miſtérieux,
Avec un ris malin la flate, la careſſe,
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de triſteſſe;
Je ne ſuis plus, dit-elle, en ces tems bien-heureux,
Où les peuples ſéduits me préſentoient leurs vœux,
Où la crédule Europe, a mon pouvoir ſoumiſe,
Confondoit dans mes loix, les loix de ſon Egliſe.
Je parlois, & ſoudain les Rois humiliez,
Du Trône, en frémiſſant, deſcendoient à mes pieds;
Sur la terre, à mon gré, ma voix ſouffloit les guerres,
Du haut du Vatican je lançois les tonnerres.
Je tenois dans mes mains la vie & le trépas;
Je donnois, j'enlevois, je rendois les Etats.
Cet heureux tems n'eſt plus. Le Sénat de la France
Eteint preſque en mes mains les foudres que je lance;

Plein d'amour pour l'Egliſe, & pour moi plein
d'horreur,
Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur.
C'eſt lui qui le premier, démaſquant mon viſage,
Venge la Vérité dont j'empruntois l'image ;
Que ne puis-je, ô Diſcorde, ardente à te ſervir,
Le ſéduire lui-même, ou du moins le punir !
Allons, qu'à tes flambeaux je rallume ma foudre,
Que le Trône François tombe réduit en poudre ;
Que nos poiſons unis infectent l'Univers,
Elle dit, & ſoudain s'élance dans les airs.

Ces Monſtres, à l'inſtant, pénètrent un azile,
Où la Réligion ſolitaire, tranquille,
Sans pompe & ſans éclat, belle de ſa beauté,
Paſſoit, dans la priere & dans l'humilité,
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune
De ceux qui ſous ſon nom n'aiment que la fortune.

Son

Son ame pour Henri brûloit d'un ſaint amour ;
Cette fille des Cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes Autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce Héros magnanime.
Elle l'en croïoit digne, & ſes ardens ſoupirs,
Hâtoient cet heureux tems, trop lent pour ſes deſirs.
Soudain la Politique, & la Diſcorde impie,
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie ;
Sur ſon modeſte front, ſur ſes charmes divins,
Ils portent, ſans frémir, leurs ſacrilèges mains,
Prennent ſes vêtemens, & fiers de cette injure,
De ſes voiles ſacrés ornent leur tête impure.
C'en eſt fait, & dèja leurs malignes fureurs,
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.

D'un air inſinuant, l'adroite Politique,
Pénètre au vaſte ſein de la Sorbonne antique,

Elle

Elle y voit à grands flots accourir ces Docteurs,
De la Vérité ſainte éclairés défenſeurs ;
Qui des peuples Chrétiens, arbitres & modèles,
A leur culte attachez, à leur Prince fidèles,
Conſervoient juſqu'alors une mâle vigueur,
Toûjours impénétrable aux flèches de l'Erreur.
Qu'il eſt peu de vertu, qui réſiſte ſans ceſſe !
Du Monſtre déguiſé la voix enchantereſſe,
Ebranle leurs eſprits, par ſes diſcours flateurs.
Aux plus Ambitieux elle offre des grandeurs,
Par l'éclat d'une mitre elle ébloüit leur vûë :
De l'Avare en ſecret la voix lui fut vendûë ;
Par un éloge adroit le Savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité :
Menacé par ſa voix le foible s'intimide.
On s'aſſemble en tumulte, en tumulte on décide,
Parmi les cris confus, la diſpute & le bruit,
De ces lieux, en pleurant, la Vérité s'enfuit.

On briſe les liens de cette obéiſſance,
Qu'aux enfans des Capets avoit juré la France.
La Diſcorde auſſi-tôt, de ſa cruelle main,
Trace en lettres de ſang ce Décret inhumain.

Soudain elle s'envole, & d'Egliſe en Egliſe
Annonce aux factieux cette grande entrepriſe.
Sous l'habit d'Auguſtin, ſous le froc de François,
Dans les Cloîtres ſacrés, fait entendre ſa voix ;
Elle appelle à grands cris tous ces ſpectres auſtères,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires.
De la Réligion reconnoiſſez les traits,
Dit-elle, & du très-Haut vengez les intérêts.
C'eſt moi, qui viens à vous, c'eſt moi, qui vous appelle,
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même, en la mienne eſt remis ;

Il eſt tems de ſortir de l'ombre de vos temples,
Allez d'un zèle ſaint répandre les exemples,
Apprenez aux François, incertains de leur Foi,
Que c'eſt ſervir leur Dieu, que d'attaquer leur Roi ;
Songez que de Levi la famille ſacrée,
Du Miniſtère ſaint par Dieu même honnorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'Autel
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſrael.
Que dis-je, où ſont ces temps, où ſont ces jours proſ-
pères,
Où j'ay vû les François maſſacrez par leurs freres ?
C'étoit vous, Prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs bras,
Coligny par vous ſeuls a reçû le trepas ;
J'ay nagé dans le ſang ; que le ſang coule encore :
Montrez vous, inſpirez ce peuple qui m'adore.
Venez . . . au même inſtant il donne le ſignal,
Tous ſont empoiſonnez de ſon venin fatal.

Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle.
L'étendart de la croix paroit au milieu d'elle.
Ils chantent, & leurs cris devots & furieux
Semblent à leur revolte aſſocier les Cieux.
On les entend mêler dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prieres publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles ſoldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuiraſſe à couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice,
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Maïenne, qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret, & tout haut l'autoriſe;

Il ſait combien le peuple, avec ſoumiſſion,
Confond de Fanatiſme & la Réligion ;
Il connoit ce grand art, aux Princes néceſſaire,
De nourrir la foibleſſe & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux ſcandale, enfin, il applaudit,
Le ſage s'en indigne, & le ſoldat en rit.
Mais le peuple excité juſques aux cieux envoïe
Des cris d'emportement, d'eſpérance & de joïe ;
Et comme à ſon audace a ſuccédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainſi l'Ange des mers ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.
La Diſcorde choiſit ſeize ſéditieux,
Signalez par le crime entre les factieux,
Miniſtres inſolens de leur Reine nouvelle,
Sur ſon char tout-ſanglant ils montent avec elle,
L'Orgueil, la Trahiſon, la Fureur, le Trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas ;

Nés

Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de nobleſſe,
Et juſques ſous le daix, par le peuple portez,
Maïenne en frémiſſant les voit à ſes côtés ;
Des jeux de la diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.

Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Themis réſiſtoit ſeule à la contagion,
La ſoif de s'agrandir, la crainte, l'eſperance,
Rien n'avoit dans ſes mains fait pancher ſa balance ;
Son Temple étoit ſans tache, & la ſimple Equité,
Auprès d'elle en fuïant, cherchoit ſa ſûreté.

Il eſt dans ce Saint Temple un Sénat vénerable,
Propice à l'Innocence, au Crime redoutable,
Qui des loix de ſon Prince & l'organe & l'appui,
Marche d'un pas égal entre ſon peuple & lui.

Dans

Dans l'équité des Rois ſa juſte confiance,
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France ;
Le ſeul bien de l'Etat fait ſon ambition,
Il hait la Tirannie & la Rebellion ;
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage,
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connoit Rome, l'honnore, & la ſait reprimer.
De ces ſeize Tirans l'inſolente Cohorte,
Du Temple de Themis environne la porte ;
On voïoit à leur tête un vil Gladiateur,
Monté par ſon audace à ce coupable honneur ;
Il s'avance au milieu de l'auguſte Aſſemblée,
Par qui des Citoïens la fortune eſt règlée.
Magiſtrats, leur dit-il, qui tenez au Sénat,
Non la place du Roi, mais celle de l'Etat ;
Le peuple aſſez long-tems opprimé par vous-même,
Vous inſtruit par ma voix de ſes ordres ſuprêmes,

Las

Las du joug des Capets, qui l'ont tirannizé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abuſé ;
Je vous défends ici d'oſer les reconnoître ;
Songez que deſormais le peuple eſt vôtre maître,
Obéïſſez... Ces mots prononcez fierement,
Portent dans les eſprits un juſte étonnement.
Le Sénat indigné d'une telle inſolence,
Ne pouvant la punir, garde un noble ſilence.
La Ligue audacieuſe en frémit de fureur ;
Elle avoit tout ſéduit hors ce Sénat vengeur.
Cette fermeté rare eſt pour elle un outrage.
Le grand Harlai ſur-tout eſt l'objet de ſa rage ;
Cet organe des loix, ſi terrible aux pervers,
Par ceux qu'il doit punir, ſe voit chargé de fers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Juſtice,
Brûlans de partager l'honneur de ſon ſupplice,
Victimes de la foi, qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des Tirans leurs génereuſes mains.

Muſe,

Muſe, redites moi ces noms chers à la France,
Conſacrez ces Héros, qu'opprima la Licence ;
Le vertueux de Thou, Molé, Scaron, Bayeul,
Amelot, Blancmenil, & vous jeune Longueil ;
En qui le rare eſprit tint lieu d'experience,
Et dont l'ame intrépide égala la prudence.
Tout le Sénat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe eſt mené,
* Dans cet affreux Château, Palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime & l'innocence.
Ainſi ces factieux ont changé tout l'Etat.
Il n'eſt plus de Sorbonne, il n'eſt plus de Senat ;
En eſt-ce aſſez enfin pour leur rage inſolente ?
Ciel, ô Ciel ! Quel objet à mes yeux ſe préſente !
Qui ſont ces Magiſtrats, que la main d'un bourreau
Par l'ordre des Tirans précipite au tombeau ?

* La Baſtille.

Les

Les vertus dans Paris ont le deſtin des crimes.
Briſſon, Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas;
Manes trop génereux, vous n'en rougiſſez pas,
Vos noms, toujours fameux, vivront dans la mémoire.
Et qui meurt pour Son Roi, meurt toujours avec gloire.

Cependant la Diſcorde, au milieu des mutins,
S'applaudit du ſuccès de ſes affreux deſſeins;
D'un air fier & content, ſa cruauté tranquile
Contemple les effets de la Guerre Civile,
Dans ces murs tout-ſanglans des peuples malheureux,
Unis contre leur Prince, & diviſez entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs inteſtines,
De leur triſte Patrie avançant les ruïnes;
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et par-tout le débris, le carnage, & les morts.

# LA HENRIADE.

## CHANT CINQUIEME.

CEPENDANT s'avançoient ces machines mortelles,
Qui portoient dans leur sein la perte des rebelles ;
Et le fer & le feu volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroïoient leurs remparts.
Les Seize & leur courroux, Maienne & sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence,

Des

Des Docteurs de la Loi les ſcandaleux diſcours,
Contre le Grand Henri n'étoient qu'un vain ſecours.
La victoire à grands pas s'approchoit ſur ſes traces,
Sixte, Philippe, Rome, éclatoient en menaces ;
Mais Rome n'étoit plus terrible à l'Univers :
Ses foudres impuiſſans ſe perdoient dans les airs.
Et du vieux Caſtillan la lenteur ordinaire
Privoit les aſſiégés d'un ſecours néceſſaire.
Ses Soldats dans la France, errants de tous côtés,
Sans ſecourir Paris, déſoloient nos Cités.
Le perfide attendoit que la Ligue épuiſée,
Pût offrir à ſon bras une conquête aiſée :
Et l'appui dangereux de ſa fauſſe amitié,
Leur préparoit un Maître au lieu d'un Allié ;
Lorſque d'un furieux la main déterminée,
Sembla pour quelque-tems changer la deſtinée.

Vous, des murs de Paris tranquiles habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,

Pardonnez, ſi ma main retrace à la mémoire,
De vos ayeux ſéduits la criminelle hiſtoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point ſur vous,
Votre amour pour vos Rois les a reparez tous.
L'Egliſe a de tout tems produit des ſolitaires,
Qui raſſemblez entr'eux ſous des règles ſévères,
Et diſtinguez en tout du reſte des mortels,
Se conſacroient à Dieu par des vœux ſolemnels.
Les uns ſont demeurez dans une paix profonde,
Toujours inacceſſible aux vains attraits du monde ;
Jaloux de ce repos, qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auroient pû ſervir.
Les autres à l'Etat rendus plus néceſſaires,
Ont éclairé l'Egliſe, ont monté dans les chaires ;
Mais ſouvent enyvrez de ces talens flateurs,
Répandus dans le ſiècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur ſourde ambition n'ignore point les brigues ;
Souvent plus d'un païs s'eſt plaint de leurs intrigues.

Ainſi

Ainſi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.
Ceux qui de Dominique ont embraſſé la vie,
Ont vu long-tems leur gloire en Eſpagne établie ;
Et de l'obſcurité des plus humbles Emplois,
Ont paſſé tout-à-coup dans les Palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puiſſance,
Cet Ordre ſi fameux fleuriſſoit dans la France.
Protégé par les Rois, paiſible, heureux enfin,
Si le traître Clement n'eût été dans ſon ſein.

Clement dans la retraite avoit, dès ſon jeune âge,
Porté les noirs accès d'une vertu ſauvage.
Eſprit foible, & crédule en ſa dévotion,
Il ſuivoit le torrent de la rebellion ;
Sur ce jeune inſenſé la Diſcorde fatale
Répandit le venin de ſa bouche infernale.

Proſterné chaque jour aux pieds des ſaints Autels,
Il fatiguoit les Cieux de ſes vœux criminels.
On dit que tout-ſoüillé de cendre & de pouſſiere,
Un jour il prononça cette horrible priere.

Dieu, protecteur des Rois, Dieu vengeur des Tirans,
Te verra-t-on ſans ceſſe accabler tes enfans,
Et d'un Roi qui t'outrage, armant les mains impures,
Favoriſer le meurtre, & bénir les parjures ?
Grand Dieu ! Par tes fléaux c'eſt trop nous éprouver,
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever.
Détourne loin de nous la mort & la miſère ;
Délivre nous d'un Roi donné dans ta colère ;
Viens, des Cieux enflamez, abbaiſſe la hauteur,
Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur,
Deſcends, & d'une main de cent foudres armée,
Frappe, écraſe à nos yeux leur ſacrilège armée ;
Que les Chefs, les Soldats, les deux Rois expirans,
Tombent comme la feüille, éparſe au gré des vents,

Et

Et qui ſauvez par toi, nos Ligueurs Catholiques
Sur leurs corps tout ſanglans t'adreſſent leurs Cantiques.
La Diſcorde attentive, en traverſant les airs,
Entend ces cris affreux & les porte aux enfers.
Elle amène à l'inſtant, de ces royaumes ſombres,
Le plus cruel tiran de l'empire des ombres.
Il vient ; le Fanatiſme eſt ſon horrible nom,
Enfant dénaturé de la Réligion ;
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire ;
Et reçû dans ſon ſein, l'embraſſe & le déchire.
C'eſt luy qui dans Rabah ſur les bords de l'Arnon
Guidoit les deſcendants du malheureux Ammon,
Quand à Moloch leur Dieu des meres gémiſſantes
Offroient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ſerment inhumain,
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.

C'eſt luy qui de Calcas ouvrant la bouche impie,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigenie.
France, dans tes forets il habita long-temps ;
A l'affreux Teutâtès il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces ſacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux préſèntoient tes Druïdes.
Du haut du Capitole il crioit aux Payens,
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lors qu'au fils de Dieu Rome enfin fut ſoumiſe,
Du Capitole en cendre il paſſa dans l'Egliſe ;
Et dans les cœurs chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De Martirs qu'ils étoient, les fit perſécuteurs.
Dans Londre il inſpira ces peuples de Sectaires,
Trembleurs, Indépendants, Puritains, Unitaires.
Dans Madrid, dans Lisbone il allume ces feux,
Ces buchers ſolemnels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoïez par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foy de leurs ancêtres.

Toujours

Toujours il revêtoit, dans ſes déguiſemens,
Des Miniſtres des Cieux les ſacrés ornemens :
Mais il prit cette fois, dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les aprêts,
Il emprunte de Guiſe & la taille & les traits,
De ce ſuperbe Guiſe, en qui l'on vit paroître
Le Tiran de l'Etat, & le Roi de ſon Maître ;
Et qui toujours puiſſant, même après ſon trépas,
Traînoit encor la France à l'horreur des combats.
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête ;
Un glaive eſt dans ſa main au meurtre toujours prête.
Son flanc même eſt percé des coups dont autre-fois
Ce Héros factieux fut maſſacré dans Blois ;
Et la voix de ſon ſang, qui coule en abondance,
Semble accuſer Valois, & demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verſe le ſommeil,

Il vint trouver Clement au fond de ſa retraite.
La ſuperſtition, la cabale inquiète,
Le faux zèle enflâmé d'un courroux éclatant,
Veilloient tous à ſa porte & l'ouvrent à l'inſtant.
Il entre; & d'une voix majeſtueuſe & fiere;
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta priere;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle & des vœux impuiſſans?
Au Dieu que ſert la Ligue, il faut d'autres offrandes,
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith autre-fois, pour ſauver ſon païs,
N'eût offert à ſon Dieu que des pleurs & des cris;
Si craignant pour les ſiens, elle eût craint pour ſa vie,
Judith eût vû tomber les murs de Bethulie.
Voilà les ſaints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande, enfin, que tu dois préſenter.
Mais tu rougis dèja de l'avoir differée, ...
Cours, vole, & que ta main dans le ſang conſacrée,

Délivrant

Délivrant les François de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'Univers & moi.
Par un assassinat Valois trencha ma vie,
Il faut d'un même coup punir sa perfidie ;
Mais du nom d'assassin ne prens aucun effroi :
Ce qui fut crime en lui, sera vertu dans toi,
Tout devient légitime à qui venge l'Eglise.
Le meurtre est juste alors, & le Ciel l'autorise.
Que dis-je ? il le commande ; il t'instruit par ma voix,
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois.
Heureux si tu pouvois, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarois au Tiran de la France,
Et si de ces deux Rois tes Citoïens sauvez,
Te pouvoient ! . . mais les tems ne sont pas arrivez.
Henri doit vivre encor, & Dieu qu'il persécute,
Reserve à d'autres mains la gloire de sa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux, remplis les grands desseins,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.

Le

Le Fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avoit trempée ;
Dans la main de Clement il met ce don fatal ;
Il fuit, & ſe replonge au ſéjour infernal.

Trop aiſément trompé le jeune ſolitaire
Des intérêts des Cieux ſe crut dépoſitaire.
Il baiſe avec reſpect ce funeſte préſent,
Il implore à genoux le bras du Tout-puiſſant ;
Et plein du monſtre affreux, dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'aprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme eſt ſoumis à l'erreur !
Clement goûtoit alors un paiſible bonheur.
Il étoit animé de cette confiance
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence.
Sa tranquile fureur marche les yeux baiſſez ;
Ses ſacrilèges vœux au Ciel ſont adreſſez ;

Son

Son front de la vertu porte l'empreinte auſtère,
Et ſon fer parricide eſt caché ſous ſa haire.
Il marche ; ſes amis inſtruits de ſon deſſein,
Et de fleurs ſous ſes pas parſumant ſon chemin,
Remplis d'un ſaint reſpect, aux portes le conduiſent,
Beniſſent ſon deſſein, l'encouragent, l'inſtruiſent,
Placent dèja ſon nom parmi les noms ſacrés,
Dans les Faſtes de Rome à jamais revérés ;
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'eſt avec moins d'ardeur, avec moins de tranſport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides ſoutiens de la Foi de leurs Peres,
Au Martire autre-fois accompagnoient leurs freres ;
Envioient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baiſoient en pleurant les traces de leurs pas.
Voilà comme à nos yeux, trop foibles que nous ſommes,
Souvent les ſcélerats reſſemblent aux Grands-hommes ;

On

On ne distingue point le vrai zele & le faux.
Comme la Vérité, l'Erreur a ses Héros.
Le fanatique impie, & le Chrétien sincere,
Sont marquez quelque-fois du même caractere.
Mayenne, dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare & feint de l'ignorer ;
De ce crime odieux son prudent artifice,
Songe à cueillir le fruit, sans en être complice ;
Il laisse avec adresse aux plus téméraires,
Le soin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des Ligueurs une troupe homicide,
Aux portes de Paris conduisoit le perfide :
Des Seize en même-tems le sacrilège effort,
Sur tant d'événemens interrogeoit le sort.
Jadis de Medicis l'audace curieuse,
Chercha de ces secrets la science odieuse,

Apro-

Aprofondit long-tems cet art ſurnaturel,
Si ſouvent chimerique, & toujours criminel.
Tout ſuivit ſon exemple, & le peuple imbécile,
Des vices de la Cour imitateur ſervile,
Epris du Merveilleux, Amant des nouveautés,
S'abandonnoit en foule à ces impietés.
Dans l'ombre de la nuit, ſous une voute obſcure,
Le ſilence a conduit leur aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'éleve un vil Autel dreſſé ſur un tombeau.
C'eſt-là que des deux Rois on plaça les images
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs ſacrileges mains ont mêlé ſur l'Autel
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux cent lances ſont rangées.
Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées ;
Appareil effrayant de leur myſtère affreux.
Le Prêtre de ce temple, eſt un de ces Hébreux,

Qui

Qui proſcrits ſur la terre, & citoyens du Monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde;
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli dès long-temps toutes les Nations.
D'abord autour de luy les Ligueurs en furie,
Commencent à grands cris ce ſacrifice impie.
Leurs parricides bras ſe lavent dans le ſang;
De Valois ſur l'autel ils vont percer le flanc.
Avec plus de terreur, & plus encor de rage
De Henri ſous leurs pieds ils renverſent l'image.
Et penſent que la Mort, fidèle à leur courroux,
Va tranſmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreu joint cependant la priere au blaſphème,
Il invoque l'abîme, & les cieux, & Dieu même.
Tous ces impurs eſprits qui troublent l'Univers,
Et le feu de la foudre, & celuy des enfers.
Tel fut dans Gelboa le ſecret ſacrifice
Qu'à ſes Dieux infernaux offrit la Pithoniſſe,

Alors

Alors qu'elle évoqua, devant un Roi cruel,
Le ſimulacre affreux du Prêtre Samüel.
Ainſi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophètes menteurs tonnoit la bouche impie ;
Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus,
Maudit, au nom des Dieux, les armes de Craſſus.

Aux magiques accents que ſa bouche prononce,
Les Seize oſent du Ciel attendre la réponſe.
A dévoiler leur ſort, ils penſent le forcer :
Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la Nature.
De ces antres muets ſort un triſte murmure ;
Mille éclairs redoublez dans la profonde nuit,
Pouſſent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparoit à leurs yeux ſur un char de victoire ;
Des lauriers couronnoient ſon front noble & ſerein,
Et le Sceptre des Rois éclatoit dans ſa main.

L'air s'embraſe à l'inſtant de cent coups de tonnerre ;
L'Autel couvert de feux tombe & fuit ſous la terre,
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.
Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouventable,
Annonçoient à Valois ſa perte inévitable.
Dieu du haut de ſon Trône avoit compté ſes jours,
Il avoit loin de lui retiré ſon ſecours ;
La Mort impatiente attendoit ſa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettoit un crime.

Clement au camp du Prince a marché ſans effroi.
Il arrive, il demande à parler à ſon Roi ;
Il dit que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du Diadême,
Et revèler au Roi des ſecrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'obſerve long-tems ;

On

On craint ſous cet habit un funeſte miſtère.
Il ſubit ſans allarme un examen ſevère ;
Il ſatisfait à tout avec ſimplicité ;
Chacun dans ſes diſcours croit voir la vérité.
La Garde aux yeux du Roi le fit enfin paroître.
L'aſpect du Souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquile il fléchit les genoux,
Il obſerve à loiſir la place de ſes coups ;
Et le menſonge adroit, qui conduiſoit ſa langue,
Lui dicta cependant ſa perfide harangue.

Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix,
S'adreſſe au Dieu puiſſant qui fait règner les Rois ;
Permettez avant tout, que mon cœur le béniſſe
Des biens que va ſur vous répandre ſa juſtice.
Le vertueux Potier, le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi ;

Harlai, le grand Harlai, dont l'intrépide zèle,
Fut toûjours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de ſa priſon réünit tous les cœurs,
Raſſemble vos Sujets, & confond les Ligueurs.
Dieu, qui bravant toûjours les puiſſans & les ſages,
Par la main la plus foible accomplit ſes ouvrages,
Devant le grand Harlai lui-même m'a conduit.
Rempli de ſa lumiere, & par ſa bouche inſtruit,
J'ai volé vers mon Prince, & vous rends cette lettre,
Qu'à mes fidèles mains Harlai vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empreſſement,
Il béniſſoit les Cieux d'un ſi prompt changement;
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice,
Recompenſer ton zèle & payer ton ſervice ?
En lui diſant ces mots il lui tendoit les bras.
Le Monſtre au même inſtant tire ſon coutelas,

L'en

L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie ;
Mille bras ſont levez pour punir l'aſſaſſin :
Lui ſans baiſſer les yeux les voit avec dédain.
Fier de ſon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour recompenſe ;
De la France & de Rome il croit être l'appuſ,
Il penſe voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui,
Et demandant à Dieu la palme du Martyre,
Il bénit en tombant les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuſe illuſion,
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion !
Et de la mort du Roi moins coupable peut-être,
Que ces lâches Docteurs, ennemis de leur Maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un foible ſolitaire égara la raiſon.

Dèja Valois touchoit à ſon heure derniere,
Ses yeux ne voïoient plus qu'un reſte de lumiere ;
Ses Courtiſans en pleurs, autour de lui rangez,
Par leurs deſſeins divers en ſecret partagez,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimoient des douleurs ou ſincères ou feintes.
Quelques-uns, que flatoit l'eſpoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeoient foiblement ;
Les autres qu'occupoit leur crainte intereſſée,
Pleuroient, au lieu du Roi, leur fortune paſſée.
Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut vôtre ennemi ; mais les cœurs nés ſenſibles
Sont aiſément émus dans ces momens horribles ;
Henri ne ſe ſouvint que de ſon amitié.
En vain ſon interêt combattoit ſa pitié :

Ce

Ce Héros vertueux ſe cachoit à luy-même,
Que la mort de ſon Roi lui donne un diadème.

Valois tourna ſur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appeſantis qu'alloit fermer la Mort ;
Et touchant, de ſa main, ſes mains victorieuſes,
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuſes ;
L'Univers indigné doit plaindre vôtre Roi :
Vous Bourbon, combattez, règnez & vengez moi.
Je meurs, & je vous laiſſe au milieu des orages,
Aſſis ſur un écueil, couvert de mes naufrages,
Mon Trône vous attend, mon Trône vous eſt dû,
Jouïſſez de ce bien par vos mains défendu ;
Mais ſongez que la foudre en tout tems l'environne.
Craignez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
Puiſſiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains ſon culte & ſon autel !

Adieu, règnez heureux. Qu'un plus puiſſant génie,
Du fer des aſſaſſins défende vôtre vie.
Vous connoiſſez la Ligue, & vous voyez ſes coups ;
Ils ont paſſé par moi pour aller juſqu'à vous ;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
Juſte Ciel épargnez une vertu ſi rare.
Permettez !.. à ces mots, l'impitoïable Mort
Lui coupe la parole & termine ſon ſort.

Au bruit de ſon trépas, Paris ſe livre en proïe
Aux tranſports odieux de ſa coupable joïe.
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs ;
Les travaux ſont ceſſez, les temples ſont ouverts,
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes,
Ils conſacrent ce jour à d'éternelles fêtes ;
Inſenſés qu'ils étoient, ils ne découvroient pas
Les abîmes profonds, qu'ils creuſoient ſous leurs pas.

Ils

Ils devoient bien plûtôt, prévoïant leurs miſères,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères.
Ce Vainqueur, ce Héros qu'ils oſoient défier,
Henri du haut du trône alloit les foudroïer.
Le ſceptre dans ſa main rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable.
Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux,
Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous ;
Et certains déſormais du deſtin de la guerre,
Ils jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre.

LA

# HENRIADE.

## CHANT SIXIEME.

C'EST un uſage antique, & ſacré parmi nous,
Quand la Mort ſur le Trône étend ſes rudes coups,
Et que du ſang des Rois, ſi chers à la Patrie,
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie ;
Le peuple au même inſtant rentre en ſes premiers droits.
Il peut choiſir un Maitre, il peut changer ſes loix.

Les

Les Etats assemblez, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent sa puissance.
Ainsi de nos Ayeux les augustes décrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuse, inquiète, aveuglée
Ose de ces Etats ordonner l'assemblée ;
Et croit avoir acquis par un assassinat,
Le droit d'élire un Maître, & de changer l'Etat.
Ils pensoient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croïoient qu'un Monarque uniroit leurs desseins,
Que sous ce nom sacré leurs droits seroient plus saints,
Qu'injustement élû, c'étoit beaucoup de l'être,
Et qu'enfin, tel qu'il soit, le François veut un Maître.
Bien-tôt de tous côtés accourent à grand bruit
Tous ces Chefs obstinés qu'un fol orgueil séduit.

Les

Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'Ambaſſadeur de Rome, & celui d'Iberie ;
Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
Ils alloient inſulter aux mânes de nos Rois.
Le luxe, toûjours né des miſères publiques,
Prépare avec éclat ces Etats chimeriques.
Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs auguſtes ſucceſſeurs ;
Qui près des Rois aſſis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encor l'apparence.
Là de nos Parlements les ſages Députés,
Ne déffendirent point nos foibles libertés.
On n'y vit point des lis l'appareil ordinaire.
Le Louvre eſt étonné de ſa pompe étrangere.
Là le Légat de Rome eſt d'un ſiége honnoré :
Près de luy pour Maïenne un dais eſt préparé.
Sous ce dais on liſoit ces mots épouventables ;
" Rois qui jugez la Terre, & dont les mains coupables

" Oſent

" Oſent tout entreprendre & ne rien épargner,
" Que la mort de Valois vous apprenne à règner.

On s'aſſemble ; & dèja les partis, les cabales
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome eſclave ambitieux,
S'adreſſe au Légat ſeul, & devant luy déclare,
Qu'il eſt temps que les lis rampent ſous la tiarre ;
Qu'on érige à Paris ce ſanglant tribunal,
Ce monument affreux du pouvoir monacal,
Que l'Eſpagne à reçû, que l'Univers abhorre,
Qui venge les autels, & qui les deſhonnore,
Qui tout couvert de ſang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer ſacré.
Comme ſi nous vivions dans ces temps déplorables,
Où la terre adoroit des dieux impitoyables,

Que

Que des Prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantoient d'appaiſer par le ſang des humains.
Celuy-cy, corrompu par l'or de l'Iberie,
A l'Eſpagnol, qu'il hait, veut vendre ſa patrie.
Mais un parti puiſſant, d'une commune voix,
Plaçoit dèja Maïenne au Trône de nos Rois.
Ce rang manquoit encore à ſa vaſte puiſſance ;
Et de ſes vœux hardis l'orgueilleuſe eſperance
Dévoroit en ſecret, dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.
Soudain Potier ſe lève, & demande audience.
Chacun à ſon aſpect garde un profond ſilence.
Parmi ce peuple lâche, & du crime infecté,
Potier fut toûjours juſte, & pourtant reſpecté.
Souvent on l'avoit vû, par ſa mâle éloquence,
De leurs emportements reprimer la licence.
Et conſervant ſur eux ſa vieille autorité,
Leur montrer la juſtice avec impunité.

Vous

Vous deſtinez, dit-il, Maïenne au rang ſuprême.
Je conçois votre erreur, je l'excuſe moy-même.
Maïenne a des vertus qu'on ne peut trop cherir,
Et je le choiſirois ſi je pouvois choiſir.
Mais nous avons nos loix : & ce Héros inſigne,
S'il prétend à l'Empire, en eſt dès-lors indigne.
Comme il diſoit ces mots, Maïenne entre ſoudain,
Avec tout l'appareil qui ſuit un Souverain.
Potier le voit entrer ſans changer de viſage.
Oui, Prince, pourſuit-il, d'un ton plein de courage,
Je vous eſtime aſſez pour oſer contre vous,
Vous adreſſer ma voix pour la France, & pour nous.
En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.
La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître,
Près de l'auguſte rang qu'ils doivent occuper,
Pour ſoûtenir leur trône, & non pour l'uſurper.
Guiſe du ſein des morts n'a plus rien à prétendre.
Le ſang d'un Souverain doit ſuffire à ſa cendre.

S'il

S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
Changez avec l'Etat que le Ciel a changé.
Périſſe avec Valois votre juſte colère.
Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frere.
Le Ciel, ce juſte Ciel, qui vous cherit tout-deux,
Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
Mais j'entends le murmure, & la clameur publique,
J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique,
Je vois d'un zèle faux nos Prêtres emportez ;
Qui le fer à la main.... Malheureux arrêtez :
Quelle loy, quel exemple, ou plûtôt quelle rage
Peut à l'Oint du Seigneur arracher vôtre hommage ?
Le fils de Saint Louis, parjure à ſes ſerments,
Vient-il de nos autels briſer les fondements ?
Aux pieds de ces Autels il demande à s'inſtruire,
Il aime, il ſuit les loix dont vous bravez l'Empire.
Il ſait dans toute Secte honnorer les vertus,
Reſpecter vôtre culte, & même vos abus.

Il

Il laiſſe au Dieu vivant, qui voit ce que nous ſommes,
Le ſoin que vous prenez de condamner les hommes.
Comme un Roi, comme un pere, il vient vous gouverner :
Et plus Chrêtien que vous, il vient vous pardonner.
Tout eſt libre avec lui ; lui ſeul ne peut-il l'être ?
Quel droit vous a rendus Juges de vôtre Maitre ?
Infidèles paſteurs, indignes citoyens !
Que vous reſſemblez mal à ces premiers Chrêtiens ;
Qui bravant tous ces dieux de metal ou de plâtre,
Marchoient ſans murmurer ſous un Maitre idolâtre ;
Expiroient ſans ſe plaindre, & ſur les échafauts,
Sanglants, percés de coups béniſſoient leurs bourreaux !
Eux ſeuls étoient Chrêtiens ; je n'en connois point d'autres.
Ils mouroient pour leurs Rois ; vous maſſacrez les vôtres.

Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,
S'il aime à ſe venger, Barbares, c'eſt de vous.
A ce hardi diſcours aucun n'oſoit répondre.
Par des traits trop puiſſants ils ſe ſentoient confondre.
Ils repouſſoient en vain, de leur cœur irrité,
Cet effroi, qu'aux méchants donne la vérité.
Le dépit, & la crainte agitoient leurs penſées,
Quand ſoudain mille voix, juſqu'au Ciel élancées,
Font par-tout retentir, avec un bruit confus,
Aux armes, Citoyens, ou nous ſommes perdus.
Des nuages épais, que formoit la pouſſiere,
Du ſoleil dans les champs déroboit la lumiere.
Des tambours, des clairons le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit, étoit l'avant-coureur.
Tel des antres du Nord, échapez ſur la terre,
Précédez par les vents, & ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Le orages fougueux parcourent l'Univers.

C'étoit

C'étoit du grand Henri la redoutable armée.
Qui laſſe du repos, & de ſang affamée,
Faiſoit entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſoit la campagne, & marchoit vers Paris.

Bourbon n'employoit point ces moments ſalutaires,
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillants,
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivants.
Ses mains ne chargeoient point ces rives déſolées
De l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui, malgré l'injure & des temps, & du ſort
La vanité des Grands triomphe de la Mort.
Il vouloit à Valois, dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre,
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon peuple, après l'avoir ſoûmis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,
Des Etats consternés le Conseil se sépare.
Maïenne au même instant court au haut des rampartes;
Le soldat rassemblé vole à ses étendarts.
Il insulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, & tout pour la défense.
Paris n'étoit point tel, en ces temps orageux,
Qu'il paroit en nos jours aux François trop heureux.
Cent forts, qu'avoient bâtis la fureur & la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermoient son enceinte.
Ces faux-bourgs aujourdhuy si pompeux, & si grands,
Que la main de la Paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense Cité superbes avenües,
Où cent palais dorés se perdent dans les nûës,
Etoient de longs hameaux d'un rampart entourez,
Par un fossé profond de Paris séparez.

Du

Du coté du Levant bien-tôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la Mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçants, leurs tours, & leurs ouvrages
S'écroulent sous les traits de ces brulants orages.
On voit les bataillons rompus & renversez,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersez.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançoient leur trépas ;
Avec moins d'appareil ils voloient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisoit à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brule dans les cieux.
On entendoit gronder ces bombes effroyables
Des troubles de la Flandre enfans abominables.

Le ſalpêtre, enfoncé dans ces globes d'airain,
Part, s'échauffe, s'embraſe, & s'écarte ſoudain.
La Mort en mille éclats en ſort avec furie.
Avec plus d'art encor, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a ſçû renfermer
Des foudres ſouterrains tout-prets à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le ſoldat valeureux ſe fie à ſon courage,
On voit en un inſtant des abîmes ouverts ;
Des noirs torrents de ſoufre épandus dans les airs ;
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Dans les airs emportez, engloutis ſous la terre.
Ce ſont là les dangers où Bourbon va s'offrir ;
C'eſt par là qu'à ſon Trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes :
L'enfer eſt ſous leurs pas, la foudre eſt ſur leurs têtes.
Mais la gloire à leurs yeux vôle à coté du Roi ;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent ſans effroi.

Mornay

Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide;
Incapable à la fois de crainte, & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au ſein de l'horreur,
Avec un œil ſtoïque il regarde la guerre,
Comme un fléau du Ciel, affreux, mais néceſſaire.
Il marche en Philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon Maitre, & le ſuit.
Ils deſcendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de ſang rendoit inacceſſible.
C'eſt-là que le danger ranime leurs efforts;
Ils comblent les foſſés de faſcine, & de morts.
Sur ces corps tout-ſanglants ils marchent, ils s'avancent,
D'un cours précipité ſur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.

Il monte : Il a dèja, de ſes mains triomphantes,
Arboré de ſes lis les enſeignes flottantes.
Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi :
Ils ſembloient reſpecter leur Vainqueur, & leur Roi.
Ils cédoient ; mais Maïenne à l'inſtant les ranime.
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce Roi, dont ils n'oſoient ſoûtenir les regards.
Sur le mur, avec eux, la Diſcorde cruelle
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le ſoldat, à ſon gré, ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus ſûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantoient la terre.
Un farouche ſilence, enfant de la fureur,
A ces bruïants éclats ſuccède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brulant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.

On

On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rampart teint de sang, théatre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendart de Lorraine.
Les assiégeans surpris sont par-tout renversez :
Cent fois victorieux, & cent fois terrassez.
Pareils à l'Océan, poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant, & qui fuit ses rivages.
Jamais le Roi, jamais son illustre rival
N'avoient été si grands, qu'en cet assaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du sang & du carnage,
Maitre de son esprit, maitre de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvements.
Cependant des Anglois la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchoit sous nos drapeaux pour la premiere fois,
Et sembloit s'étonner de servir sous nos Rois.

Ils

Ils viennent ſoûtenir l'honneur de leur Patrie,
Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie ;
Sur ces mêmes ramparts, & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autre-fois vit règner leurs ayeux.
Eſſex monte à la brèche, où combattoit d'Aumale :
Tout-deux jeunes, brillants, pleins d'une ardeur égale.
Tels qu'aux ramparts de Troye on peint les demi-dieux,
Leurs amis tout-ſanglants ſont en foule autour d'eux ;
François, Anglois, Lorrains, que la fureur aſſemble,
Avançoient, combattoient, frappoient, mouroient enſemble.

Ange qui conduiſiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel Héros enfin prites-vous la quérelle ?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle ?
Long-temps Bourbon, Maïenne, Eſſex, & ſon rival,
Aſſiégeans, aſſiégés, ſont un carnage égal.

Le parti le plus juſte eut enfin l'avantage.
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage.
Les Ligueurs fatigués ne luy réſiſtent plus :
Ils quittent les ramparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent, du haut des Pirénées,
Menacer des vallons les nimphes conſternées ;
Cent digues qu'on oppoſe à ſes flots orageux,
Soûtiennent quelque-temps ſon choc impétueux.
Mais bien-tôt renverſant ſa barriere impuiſſante,
Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante ;
Déracine en paſſant ces chênes orgueilleux,
Qui bravoient les hivers, & qui touchoient les cieux ;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et pourſuit les troupeaux fuïant dans les campagnes.
Tel Bourbon deſcendoit à pas précipités
Du haut des murs fumants, qu'il avoit emportés.
Tel d'un bras foudroyant fondant ſur les rebelles,
Il moiſſone en courant leurs troupes criminelles.

Les

Les Seize avec effroi fuyoient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, diſperſés par la peur.
Maïenne ordonne enfin, que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris ſuivi de ſes cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les faux-bourgs ſanglans ſe répandent ſoudain.
Du ſoldat effrené la valeur tourne en rage ;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point ; ſon vol impétueux
Pourſuivoit l'ennemi fuyant devant ſes yeux :
Sa victoire l'enflamme, & ſa valeur l'emporte,
Il franchit les faux-bourgs, il s'avance à la porte.
Venez, volez, montez ſur ces murs orgueilleux,
Compagnons, apportez & le fer & les feux.
Comme il parloit ainſi, du profond d'une nûë
Un fantôme éclatant ſe préſente à la vûë.
Son corps majeſtueux, maître des élémens,
Deſcendoit vers Bourbon ſur les aîles des vents.

De

De la Divinité les vives étincelles
Etaloient ſur ſon front des beautés immortelles :
Ses yeux ſembloient remplis de tendreſſe & d'horreur.
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur ;
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois tes ayeux l'immortel héritage ;
Ravager ton pays, mes temples, tes tréſors,
Egorger tes ſujets, & règner ſur des morts.
Arrête . . . A ces accents, plus forts que le tonnerre,
Le ſoldat s'épouvante, il embraſſe la terre,
Il quitte le pillage ; Henri plein de l'ardeur,
Que le combat encor enflammoit dans ſon cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaiſe, & qui gronde ;
O fatal habitant de l'inviſible Monde !
Répond-il ; quel deſſein te tranſporte en ces lieux ?
Sors-tu du noir abîme ou deſcends-tu des cieux ?
Que viens-tu m'annoncer ? Que dois-je faire encore ?
Faut-il que je t'encenſe, ou bien que je t'abhorre ?

Es-

Es-tu mon mauvais Ange, es-tu mon défenſeur ?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur.
Tu vois cet heureux Roi que la France revère,
Le pere des Bourbons, ton protecteur, ton pere :
Ce Louis, qui jadis combattit comme toi ;
Ce Louis, dont ton cœur a négligé la Foi ;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire, & qui t'aime.
Dieu ſur ton trône un jour te conduira lui-même.
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.
C'eſt Dieu qui t'en inſtruit, & c'eſt Dieu qui m'envoye.
Le Héros, à ces mots, verſe des pleurs de joye ;
La paix a dans ſon cœur étouffé ſon courroux :
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon ame eſt pénétrée.
Trois-fois il tend les bras à cette ombre ſacrée ;
Trois-fois ſon pere échappe à ſes embraſſements,
Tel qu'un leger nuage écarté par les vents.

Cepen-

Cependant la nuit vient, le Héros dans la plaine
Suit Louis qui s'envole aux chênes de Vincennes.
Vincennes, lieux ſacrés où Louis autre-fois,
Au pied d'un chêne aſſis dictoit ſes juſtes loix,
Que vous êtes changez, ſéjour jadis aimable !
Vincennes ! tu n'es plus qu'un dongeon déteſtable,
Qu'une priſon d'Etat, qu'un lieu de deſeſpoir ;
Où tombent ſi ſouvent, du faîte du pouvoir,
Ces Miniſtres, ces Grands qui tonnent ſur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes.
Oppreſſeurs, opprimez, fiers, humbles tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.

LA

# HENRIADE.

## CHANT SEPTIEME.

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bien-faiſants ;
De la terre à jamais aimables habitans.
L'un d'eux eſt le ſommeil, & l'autre eſt l'eſpérance ;
Doux tréſors qu'on poſſède au ſein de l'indigence.

L'un

L'un dans un profond calme endort nos déplaiſirs ;
L'autre anime nos cœurs, & ſoutient nos deſirs.
Louis, près de Henri, tous les deux les appelle.
Approchez vers mon fils, venez couple fidèle.
Le Sommeil l'entendit de ſes antres ſecrets.
Il marche mollement vers ces ombrages frais :
Les vents, à ſon aſpect, s'arrêtent en ſilence ;
Les ſonges fortunés, conduits par l'eſpérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlez à leurs pavots.
Louis, en ce moment, prenant ſon Diadème,
Sur le front du Vainqueur il le poſa lui-même.
Règne, dit-il, triomphe, & ſois en tout mon fils :
Tout l'eſpoir de ma Race en toi ſeul eſt remis.
Mais le Trône, ô Bourbon, ne doit point te ſuffire.
Des préſents de Louis le moindre eſt ſon Empire.
C'eſt peu d'être un Héros, un conquérant, un Roi ;
Si le Ciel ne t'éclaire il n'a rien fait pour toi :

Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien
ſtérile,
Des humaines vertus recompenſe fragile ;
Un dangereux éclat qui paſſe, & qui s'enfuit
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable Empire,
Pour te recompenſer, bien moins que pour t'inſtruire.
Viens, obéi, ſui moi ; par de nouveaux chemins,
Vole au ſein de Dieu même, & remplis tes deſtins.
L'un & l'autre, à ces mots, dans un char de lumiere,
Des cieux en un moment traverſent la carriere.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, & diviſer les airs.
Et telle s'éleva cette nûë embraſée,
Qui dérobant aux yeux le maitre d'Eliſée,
Dans un céleſte char, de flamme environné,
L'emporta loin des bords du Jourdain étonné.

Parmi

Parmi ces tourbillons, que d'une main féconde
Diſpoſa l'Eternel aux premiers jours du monde,
Eſt un globe élevé dans le faîte des cieux,
Dont l'éclat ſe dérobe à nos profanes yeux.
C'eſt là que le très-Haut forme à ſa reſſemblance
Ces eſprits immortels, enfants de ſon Eſſence ;
Qui ſoudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps, & peupler l'Univers.
Là ſont après la mort nos ames replongées,
De leur priſon groſſiere à-jamais dégagées.
Quand le Dieu, qui les fit, les rappelle en ſon ſein,
D'une courſe rapide elles volent ſoudain.
Comme au fond des forêts les feüilles incertaines,
Avec un bruit confus tombent du haut des chênes,
Lorſque les aquilons, meſſagers des hivers,
Ramènent la froidure, & ſifflent dans les airs.

Ainſi la Mort entraine en ces lieux redoutables
Des mortels paſſagers les troupes innombrables.
Un Juge incorruptible, avec d'égales loix,
Y raſſemble à ſes pieds les Peuples, & les Rois.
C'eſt cet Etre infini, qu'on ſert, & qu'on ignore ;
Sous cent noms differens le Monde entier l'adore.
Du haut de l'empirée, il entend nos clameurs ;
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs ;
Ces portraits inſenſés, que l'humaine ignorance
Fait ſi pieuſement de ſa ſageſſe immenſe.
La Mort eſt à ſes pieds ; elle amène à la fois
Le Turc, & l'Indien, le Juif, & le Chinois.
Le Dervis étonné, d'une vûë inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain ſon Prophète ;
Le Bonze, avec des yeux ſombres & pénitents
Y vient vanter en vain ſes vœux & ſes tourments.
Leurs tourments & leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
Comme ſans châtiments, reſtent ſans recompenſe.

Dieu

Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça ſi loin d'eux.
Il ne les juge point, tel qu'un injuſte maître,
Sur les chrêtiennes loix qu'ils n'ont point pû connoitre,
Sur le zèle emporté de leurs ſaintes fureurs ;
Mais ſur la ſimple loi qui parle à tous les cœurs.
La Nature ici bas, ſa fille, & notre mere,
Nous inſtruit en ſon nom, nous guide, nous éclaire ;
De l'inſtinct des vertus elle aime à nous remplir ;
Et dans nos premiers ans nous enſeigne à rougir.
Mais pure en nôtre enfance, & par l'âge alterée,
Elle pleure ſes fils dont elle eſt ignorée ;
Elle pleure, & ſes cris que nous n'entendons pas,
S'élèvent contre nous dans le jour du trépas.
Mais d'où partent, grand Dieu, ces cris épouvantables,
Ces torrents de fumée & ces feux effroyables !

Quels monſtres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent ſous mes pas !
O mon fils, vous voïez les portes de l'abîme,
Creuſé par la Juſtice, habité par le Crime.
Suivez moi ; les chemins en ſont toûjours ouverts.
Ils marchent auſſi-tôt aux portes des enfers.
Là git la ſombre Envie, à l'œil timide & louche,
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche ;
Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre étincelants.
Triſte amante des morts, elle hait les vivants.
Elle apperçoit Henri, ſe détourne, & ſoupire.
Auprès d'elle eſt l'Orgueïl qui ſe plait, & s'admire :
La Foibleſſe, au teint pâle, aux regards abbatus,
Tiran qui cède au crime, & détruit les vertus.
L'Ambition ſanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée.
La tendre Hipocriſie, aux yeux pleins de douceur,
(Le Ciel eſt dans ſes yeux, l'enfer eſt dans ſon cœur,)

Le

Le faux-Zèle étalant ſes barbares maximes,
Et l'Interêt, enfin, pere de tous les crimes.
Des mortels corrompus ces tirans effrenés,
A l'aſpect de Henri paroiſſent conſternés.
Ils ne l'ont jamais vû ; jamais leur troupe impie
N'approcha de ſon ame, à la vertu nourrie.
Quel mortel, diſoient-ils, par ce Juſte conduit,
Vient nous perſécuter dans l'éternelle nuit ?
Le Héros, au milieu de ces eſprits immondes,
S'avançoit à pas lents ſous ces voutes profondes.
Louis guidoit ſes pas ; Ciel ! qu'eſt ce que je voi ?
L'aſſaſſin de Valois ! ce monſtre devant moi !
Mon pere ! il tient encore ce couteau parricide,
Dont le conſeil des Seize arma ſa main perfide.
Tandis-que dans Paris tous ces Prêtres cruels
Oſent de ſon portrait ſoüiller les ſaints autels ;
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loüe ;
Ici dans les tourments l'enfer les deſavoüe.

Mon fils, reprit Louis, de plus ſévères loix
Pourſuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tirans, adorés dans leur vie,
Plus ils étoient puiſſants, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengez, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs paſſageres,
Ce faſte, ces plaiſirs, ces flateurs mercenaires,
De qui la complaiſance, avec dexterité,
A leurs yeux éblouis cachoit la vérité.
La Vérité terrible ici fait leurs ſupplices :
Elle eſt devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à ſa voix tremblent ces Conquerants,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu Tirans.
Fléaux du monde entier, que leur fureur embraſe,
La foudre qu'ils portoient à leur tour les écraſe.

Auprès

Auprès d'eux ſont couchés tous ces Rois fainéants,
Sur un trône avili fantômes impuiſſants.
Henri voit près des Rois leurs inſolents Miniſtres :
Il remarque ſur-tout ces Conſeillers ſiniſtres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Themis & de Mars ont vendu les honneurs ;
Qui mirent les premiers à d'indignes encheres,
L'ineſtimable prix des vertus de nos Peres.
Il eſt, il eſt auſſi dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs.
Des foules de mortels, noïez dans la moleſſe,
Qu'entraina le plaiſir, qu'endormit la pareſſe.
Le génereux Henri ne put cacher ſes pleurs.
Ah ! s'il eſt vrai, dit-il, qu'en ce ſéjour d'horreurs,
La race des humains ſoit en foule engloutie,
Si les jours paſſagers d'une ſi courte vie,
D'un éternel tourment ſont ſuivis ſans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour ?

Heureux

Heureux s'ils expiroient dans le ſein de leur mere ;
Ou ſi ce Dieu du-moins, ce grand Dieu ſi ſévère,
A l'homme, hélas trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui deſobéir !

Ne crois point, dit Louis, que ces triſtes victimes
Souffrent des chatiments qui ſurpaſſent leurs crimes ;
Ni que ce juſte Dieu, créateur des humains,
Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains.
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes recompenſes.
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la terre on le peint le premier des tirans ;
Mais ici c'eſt un pere ; il punit ſes enfans.
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe,
Il ne ſait point punir des moments de foibleſſe,
Des plaiſirs menſongers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourments affreux, éternels comme lui.

Cependant à grands pas l'un & l'autre s'avance,
Vers ces lieux fortunés qu'habite l'Innocence,

Ce

Ce n'eſt plus des enfers l'affreuſe obſcurité ;
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & ſoudain à leur vûë,
Sent couler dans ſon ame une joïe inconnûë.
Les ſoins, les paſſions n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquile y répand ſes douceurs.
Amour, en ces climats tout reſſent ton empire,
Ce n'eſt point cet amour que la moleſſe inſpire ;
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint & ſacré,
Ce pur enfant des Cieux, ſur la terre ignoré.
De lui ſeul à-jamais tous les cœurs ſe rempliſſent,
Ils deſirent ſans ceſſe, & ſans ceſſe joüiſſent,
Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſans regrets, du repos ſans langueur.
Là règnent les bons Rois, qu'ont produit tous les âges,
Là ſont les vrais Héros, là vivent les vrais Sages ;

Là

Là ſur un trône d'or, Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux ſur l'Empire des Lis.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adverſaires,
Réünis dans ces lieux, n'y ſont plus que des freres.
Le ſage Louis douze, au milieu de ces Rois,
S'élève comme un cèdre & leur donne des loix.
Ce Roi, qu'à nos ayeux donna le Ciel propice,
Sur ſon trône avec lui fit aſſeoir la juſtice ;
Il pardonna ſouvent, il règna ſur les cœurs,
Et des yeux de ſon peuple il eſſuïa les pleurs.
D'Amboiſe eſt à ſes pieds, ce Miniſtre fidèle,
Qui ſeul aima la France, & fut ſeul aimé d'elle,
Favori ſans orgueil, & qui dans ce haut rang
Ne ſoüilla point ſes mains de rapine & de ſang.
O jours ! ô mœurs ! ô tems d'éternelle mémoire !
Le peuple étoit heureux, le Roi couvert de gloire.
De ſes aimables loix chacun goûtoit les fruits ;
Revenez heureux tems ſous un autre Louis.

Plus

Plus loin ſont ces guerriers, prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie,
La Trimouille, Cliſſon, Montmorency, de Foix,
Gueſclin, le deſtructeur & le vengeur des Rois ;
Le vertueux Bayard, & vous, brave Amazone,
La honte des Anglois, & le ſoûtien du Trône.
Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,
Comme toi de la terre ont ébloüi les yeux.
La vertu, comme à toi, mon fils, leur étoit chere ;
Mais enfans de l'Egliſe ils ont chéri leur mere :
Leur cœur ſimple, & docile aimoit la vérité
Leur culte étoit le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ?
Comme il diſoit ces mots d'une voix gémiſſante,
Le palais des deſtins devant lui ſe préſente.
Il fait marcher ſon fils vers ſes ſacrés ramparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ſes regards.
Le Temps d'une aile prompte, & d'un vol inſenſible,
Fuit ; & revient ſans ceſſe à ce palais terrible.

Et

Et de là ſur la terre il verſe à pleines mains
Et les biens, & les maux deſtinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable,
Contient de l'avenir l'hiſtoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos deſirs,
Et nos chagrins cruels, & nos foibles plaiſirs.
On voit la Liberté, cette eſclave ſi fiere,
Par d'inviſibles nœuds en ces lieux priſonniere.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briſer,
Dieu ſait l'aſſujettir ſans la tirannifer ;
A ſes ſuprêmes loix d'autant mieux attachée
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée ;
Qu'en obéiſſant même elle agit par ſon choix,
Et ſouvent aux deſtins penſe donner des loix.
Mon cher fils, dit Louis, c'eſt de-là que la Grace
Fait ſentir aux humains ſa faveur efficace ;
C'eſt de ces lieux ſacrés, qu'un jour ſon trait vainqueur
Doit partir, doit bruler, doit embrazer ton cœur.

Tu

Tu ne peus differer, ni hâter, ni connoître
Ces moments prétieux dont Dieu ſeul eſt le maitre.
Mais qu'ils ſont encor loin ces temps, ces heureux temps
Où Dieu doit te compter au rang de ſes enfans !
Que tu dois éprouver de foibleſſes honteuſes !
Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes !
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.

Mais dans ces vaſtes lieux quelle foule s'empreſſe ?
Elle entre à tout moment, & s'écoule ſans ceſſe.
Vous voyez, dit Louis, dans ce ſacré ſéjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour.
Des ſiècles à-venir ces vivantes images,
Raſſemblent tous les lieux, dévancent tous les âges.
Tous les jours des humains, comptés avant les tems,
Aux yeux de l'Eternel à-jamais ſont préſens.

Le

Le Deſtin marque ici l'inſtant de leur naiſſance,
L'abaiſſement des uns, des autres la puiſſance,
Les divers changemens attachez à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune & leur mort.
Approchons nous : le Ciel te permet de connoître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paroit c'eſt ton auguſte fils,
Il ſoûtiendra long-tems la gloire de nos Lis;
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibere,
Mais il n'égalera ni ſon fils, ni ſon pere.
Henri dans ce moment voit ſur des fleurs de lis,
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône aſſis.
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un peuple à la chaîne,
Tout-deux ſont revêtus de la pourpre romaine,
Tout-deux ſont entourez de gardes, de ſoldats;
Il les prend pour des Rois... vous ne vous trompez pas,

Ils le ſont, dit Louis, ſans en avoir le titre ;
Du Prince & de l'Etat l'un & l'autre eſt l'arbitre :
Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
Juſqu'au Trône élevés de l'ombre des autels ;
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi ;
Mazarin ſouple, adroit & dangereux ami :
L'un fuïant avec art, & cédant à l'orage ;
L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage,
Des Princes de mon Sang ennemis déclarez,
Tout-deux haïs du peuple & tout-deux admirez ;
Enfin par leurs efforts, ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.
Ciel ! quel pompeux amas d'eſclaves à genoux
Eſt aux pieds de ce * Roi qui les fait trembler tous ?

* Louis XIV.

Quels honneurs, quels reſpects ! jamais Roi dans la
France,
N'accoutuma ſon peuple à tant d'obéïſſance.
Je le vois comme vous par la gloire animé,
Mieux obéï, plus craint, peut-être moins aimé ;
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes ;
De cent peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
Admirable en ſa vie, & plus Grand dans ſa mort.
Siécle heureux de Louis, ſiécle que la Nature
Des ſes plus beaux préſens doit combler ſans meſure ;
C'eſt toi qui dans la France amènes les beaux Arts,
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards ;
Les Muſes à-jamais y fixent leur empire,
Là le marbre eſt vivant, & la toile reſpire.
Ici de mille eſprits les efforts curieux,
Méſurent l'Univers & liſent dans les cieux.

Deſcartes

Deſcartes répandant ſa lumiere féconde,
Franchit d'un vol hardi les limites du Monde.
J'entends de tous côtés ce langage enchanteur,
Si flateur à l'oreille & doux tiran du cœur;
François vous ſavez vaincre, & chanter vos conquêtes,
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvre vos têtes;
Un peuple de Héros va naître en ces climats,
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé paroître,
Tour à tour la terreur & l'appui de ſon Maître;
Turenne de Condé le génereux rival,
Moins brillant, mais plus ſage, & du-moins ſon égal.
Catinat réünit, par un rare aſſemblage,
Les talens du Guerrier & les vertus du Sage:
Vauban ſur un rampart, un compas à la main,
Rit du bruit impuiſſant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg de ſon nom remplit toute la terre.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Diſputant le tonnerre à l'aigle des Céſars ;
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de ſon Roi, digne rival d'Eugene.
Quel eſt ce jeune * Prince, en qui la majeſté,
Sur ſon front ſage & doux éclate ſans fierté ?
D'un œil d'indifference il regarde le trône.
Ciel ! quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne ?
La Mort autour de lui vole ſans s'arrêter,
Il tombe aux pieds du trône étant prêt d'y monter.
O ! mon fils, des François, vous voyez le plus juſte.
Les Cieux le formeront de votre Sang auguſte.
Grand Dieu : ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur paſſagere, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuſe ?
La France ſous ſon règne eût été trop heureuſe ;

* Feu Mr. le Duc de Bourgogne.

Il eût entretenu l'abondance & la paix :
Mon fils, il eût compté ſes jours par ſes bien-faits ;
Il eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'allarmes !
O combien les François vont répandre de larmes,
Quand ſous la même tombe ils verront réünis
Et l'époux & la femme, & la mere & le fils !
Un foible rejetton ſort entre les ruïnes,
De cet arbre fécond, coupé dans ſes racines.
Les enfans de Louis deſcendus au tombeau,
Ont laiſſé dans la France un Monarque au berceau ;
De l'Etat ébranlé douce & frêle eſperance.
O toi prudent Fleury, veille ſur ſon enfance,
Conduits ſes premiers pas, cultive ſous tes yeux
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux.
Tout Souverain qu'il eſt, inſtruis-le à ſe connoitre.
Qu'il ſache qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt maître,
Qu'aimé de ſes ſujets, ils ſoient chers à ſes yeux.
Apprends lui qu'il n'eſt Roi, qu'il n'eſt né que pour eux.

France reprends ſous lui ta majeſté premiere.
Perce la triſte nuit qui couvroit ta lumiere.
Que les Arts, qui déja ſembloient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan ſe demande, en ſes grotes profondes,
Où ſont tes pavillons qui flottoient ſur ſes ondes.
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ſes Ports,
Le commerce t'appelle, & t'ouvre ſes tréſors.
Maintiens l'ordre, & la paix, ſans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des Rois; c'eſt aſſez pour ta gloire :
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec ſplendeur
Un Héros, que de loin pourſuit la calomnie,
Facile, & non pas foible, ardent, plein d'induſtrie,
Trop ami des plaiſirs, & trop des nouveautés;
Remuant l'Univers du ſein des voluptés;
D'Orleans eſt ſon nom : ſa politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée, & tranquille.

Les

Il eût entretenu l'abondance & la paix :
Mon fils, il eût compté ſes jours par ſes bien-faits ;
Il eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'allarmes !
O combien les François vont répandre de larmes,
Quand ſous la même tombe ils verront réünis
Et l'époux & la femme, & la mere & le fils !
Un foible rejetton ſort entre les ruïnes,
De cet arbre fécond, coupé dans ſes racines.
Les enfans de Louis deſcendus au tombeau,
Ont laiſſé dans la France un Monarque au berceau ;
De l'Etat ébranlé douce & frêle eſperance.
Daigne le tout-Puiſſant veiller ſur ſon enfance.
Age heureux ! où ſon cœur exempt de paſſion
N'a point du vice encor reçû l'impreſſion ;
Où d'une Cour trompeuſe, ardente à nous ſéduire,
Le ſouffle empoiſonné ne peut encor lui nuire.
Hélas peut-être un jour ſes ſujets malheureux !...
Ah puiſſe-t-il ſavoir qu'il n'eſt Roi que pour eux !

France reprends ſous lui ta majeſté premiere.
Perce la triſte nuit qui couvroit ta lumiere.
Que les Arts, qui déja ſembloient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan ſe demande, en ſes grotes profondes,
Où ſont tes pavillons qui flottoient ſur ſes ondes.
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ſes Ports,
Le commerce t'appelle, & t'ouvre ſes tréſors.
Maintiens l'ordre, & la paix, ſans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des Rois ; c'eſt aſſez pour ta gloire :
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune Roi s'avance avec ſplendeur
Un Héros, que de loin pourſuit la calomnie,
Facile, & non pas foible, ardent, plein d'induſtrie,
Trop ami des plaiſirs, & trop des nouveautés ;
Remuant l'Univers du ſein des voluptés ;
D'Orléans eſt ſon nom : ſa politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée, & tranquille.

Les

Les Arts ſont éclairés par ſes yeux vigilants.
Né pour tous les Emplois, il a tous les talents ;
Malheureux toute-fois, dans le cours de ſa vie,
D'avoir reçû du Ciel un ſi vaſte génie.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendart de la France apparut dans les airs.
Devant lui, d'Eſpagnols une troupe guerriere
De l'aigle des Germains briſoit la tête altiere.
O mon pere ! quel eſt ce ſpectacle nouveau ?
Tout change, dit Louis, & tout a ſon tombeau :
Adorons du très-Haut la ſageſſe cachée,
Du puiſſant Charles-quint la race eſt retranchée ;
L'Eſpagne à nos genoux vient demander des Rois,
C'eſt un de nos neveux qui leur donne des loix.
Philippe . . . A cet objet Henri demeure en proye
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joye.

Moderez, dit Louis, ce premier mouvement ;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui du ſein de Paris, Madrid reçoit un Maître !
Cet honneur à tout-deux eſt dangereux peut-être.
O Rois nés de mon Sang, ô Philippe, ô mes fils,
France, Eſpagne, à-jamais puiſſiez-vous être unis !
Juſqu'à-quand voulez-vous, malheureux politiques,
Allumer les flambeaux des diſcordes publiques ?
Il dit : En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus.
Du Temple des deſtins les portes ſe fermerent,
Et les voutes des Cieux devant lui s'éclipſerent.

L'Aurore cependant, au viſage vermeil,
Ouvroit dans l'Orient le palais du ſoleil :
La nuit en d'autres lieux portoit ſes voiles ſombres,
Les ſonges voltigeans fuïoient avec les ombres.

Le

Le Prince, en s'éveillant, ſent au fond de ſon cœur,
Une force nouvelle, une divine ardeur.
Ses regards inſpiroient le reſpect & la crainte,
Dieu rempliſſoit ſon front de ſa majeſté ſainte.
Ainſi, quand le Vengeur des peuples d'Iſraël,
Eut ſur le Mont Sina conſulté l'Eternel ;
Les Hébreux, à ſes pieds, couchez dans la pouſſiere
Ne purent de ſes yeux ſoûtenir la lumiere.

LA

# HENRIADE.

## CHANT HUITIEME.

DES Etats dans Paris la confuſe aſſemblée
Avoit perdu l'orgueil dont elle étoit enflée :
Au ſeul nom de Henri, les Ligueurs pleins d'éffroi,
Sembloient tous oublier qu'ils vouloient faire un Roi.
Rien ne pouvoit fixer leur fureur incertaine :
Et n'oſant dégrader, ni couronner Mayenne,

Ils

Ils avoient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir & le rang, qu'il ne tenoit pas d'eux.
Ce Lieutenant ſans Chef, ce Roi ſans diadème,
Toûjours dans ſon Parti garde un pouvoir ſuprême.
Un peuple obéïſſant, dont il ſe dit l'appui,
Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel eſpoir, au conſeil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de ſa quérelle;
Les Lorrains, les Nemours, la Chaſtre, Canillac,
Et l'inconſtant Joyeuſe, & St. Pol, & Briſſac:
Ils viennent. La fierté, la vengeance, la rage,
Le deſeſpoir, l'orgueil ſont peints ſur leur viſage.
Quelques-uns, en tremblant, ſembloient porter leurs pas,
Affoiblis par leur ſang verſé dans les combats:
Mais ces mêmes combats, leur ſang, & leurs bleſſures,
Les excitoient encor à venger leurs injures.

Tous

Tous auprès de Mayenne ils viennent ſe ranger,
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olimpe, aux champs de Theſſalie,
Des enfans de la Terre on peint la troupe impie,
Entaſſant des rochers, & menaçant les Cieux,
Yvres du fol eſpoir de détrôner les Dieux.

La Diſcorde, à l'inſtant, entr'ouvrant une nûë,
Sur un char lumineux ſe préſente à leur vûë.
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir;
François, c'eſt maintenant qu'il faut vaincre, ou mourir.
D'Aumale le premier ſe lève à ces paroles,
Il court, il voit de loin les lances eſpagnoles,
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi long-temps, & differé toûjours:
Amis, enfin l'Eſpagne a ſecouru la France,
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.

Le

Le ſecours paroiſſoit vers ces lieux revérés,
Qu'aux tombes de nos Rois la mort a conſacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces caſques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défioient dans les champs les rayons du ſoleil.
Tout le peuple au devant court en foule avec joye.
Ils béniſſent le Chef que Madrid leur envoye.
C'étoit le jeune Egmont, ce guerrier obſtiné;
Ce fils ambitieux d'un pere infortuné.
Dans les murs de Bruxelle il a reçû la vie,
Son pere qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut ſur l'échafaut pour ſoûtenir les droits
Des malheureux Flamans opprimez par leurs Rois.
Le fils, courtiſan lache, & guerrier téméraire,
Baiſa long-temps la main qui fit perir ſon pere,
Servit par politique aux maux de ſon pays,
Perſécuta Bruxelle, & ſécourut Paris.

Philippe

Philippe l'envoyoit sur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutelaire, au secours de Mayenne ;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi,
Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnoit leur trace.
Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voyois cette audace !
Et que tes vœux hâtoient le moment d'un combat,
Où sembloient attachez les destins de l'Etat !

Près des bords de l'Iton, & des rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la Nature,
La guerre avoit long-temps respecté les trésors
Dont Flore & les Zéphirs embellissoient ces bords.
Les bergers de ces lieux couloient des jours tranquiles,
Au milieu des horreurs des discordes civiles.
Protégés par le Ciel, & par leur pauvreté,
Ils sembloient des soldats braver l'avidité :

Et

Et ſous leurs toits de chaume, à l'abri des allarmes,
N'entendoient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux.
La déſolation par-tout marche avant eux ;
De l'Eure & de l'Itton les ondes s'allumerent,
Les bergers, pleins d'effroi, dans les bois ſe cacherent.
Et leurs triſtes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémiſſans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du-moins à vôtre Roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'eſt pour donner la paix.
Peuples, ſa main ſur vous répandra ſes bienfaits ;
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui ſont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un courſier fougueux, plus leger que les vents ;
Qui fier de ſon fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, & reſpire la guerre.

On

On voyoit près de lui briller tous ces Guerriers,
Compagnons de ſa gloire & ceints de ſes lauriers.
D'Aumont, qui ſous cinq Rois avoit porté les armes ;
Biron, dont le ſeul nom répandoit les allarmes ;
Et ſon fils, jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis... Mais alors il étoit vertueux.
Sulli, Nangis, Grillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteſte, & que la Ligue eſtime ;
Turenne, qui depuis de la jeune Boüillon,
Mérita dans Sedan la puiſſance & le nom :
Puiſſance malheureuſe, & trop mal conſervée,
Et par Armand détruite auſſi-tôt qu'élevée.
Eſſex avec éclat paroit au milieu d'eux ;
Tel que dans nos jardins un palmier ſourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant ſa tête altière,
Etale les beautés de ſa tige étrangere.
Son caſque étinceloit des feux les plus brillants,
Qu'étaloient à l'envi l'or & les diamants,

Dons chers, & prétieux, dont ſa fiere Maitreſſe
Honnora ſon courage, ou plûtôt ſa tendreſſe.
Ambitieux Eſſex, vous étiés à la fois
L'amant de votre Reine, & le ſoûtien des Rois.
Plus loin ſont la Trimoüille, & Clermont, & Feuquieres ;
Le malheureux de Nêle, & l'heureux Lédiguieres,
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces Héros en foule attendoient le ſignal,
Et rangez près du Roi liſoient ſur ſon viſage,
D'un triomphe certain l'eſpoir & le préſage.
Mayenne, en ce moment, inquiet, abbatu,
Dans ſon cœur étonné cherche en vain ſa vertu ;
Soit-que de ſon Parti connoiſſant l'injuſtice,
Il ne crût point le Ciel à ſes armes propice :
Soit-que l'ame en effet ait des préſſentiments,
Avant-coureurs certains des grands événements.

Ce Héros cependant, maître de ſa foibleſſe,
Déguiſoit ſes chagrins ſous ſa fauſſe allegreſſe.
Il s'excite, il s'empreſſe ; il inſpire aux ſoldats
Cet eſpoir génereux que lui-même il n'a pas.
D'Egmont, auprès de lui, plein de la confiance,
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déja d'exercer ſa valeur,
De l'incertain Mayenne accuſoit la lenteur.
Tel qu'échappé du ſein d'un riant paturage,
Au bruit de la trompette, animant ſon courage ;
Dans les champs de la Thrace un courſier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de ſa ſuperbe tête,
Court, ſe cabre, bondit, plus prompt que la tempête.
Tel paroiſſoit Egmont : une noble fureur
Eclate dans ſes yeux, & brule dans ſon cœur.
Il s'entretient déja de ſa prochaine gloire,
Il croit que ſon deſtin commande à la victoire ;

Hélas,

Hélas, il ne sait point que son fatal orgueil,
Dans les plaines d'Ivri lui prépare un cercüeil !

Vers les Ligueurs, enfin, le Grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens, qu'enflammoit sa présence ;
Vous êtes nés François, & je suis votre Roi,
Voilà nos ennemis, marchez & suivez-moi ;
Ne perdez point de vûë, au fort de la tempête,
Ce pennache éclatant qui flotte sur ma tête ;
Vous le verrez toûjours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce Roi prononçoit en Vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux Chefs, alors en même tems,
On voit des deux Partis voler les combattans.
Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide ;

Soudain les flots émus des deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs :
Là terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Afriquain tremblant craint la chûte du Monde.
Au mouſquet réuni le ſanglant coutelas,
Déja de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayone inventa le Demon de la guerre,
Raſſemble en même tems, digne fruit de l'Enfer,
Ce qu'ont de plus terrible, & la flamme, & le fer.
Dans tous les deux Partis l'adreſſe, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
Le deſeſpoir, la mort, l'ardente ſoif du ſang,
Par-tout, ſans s'arrêter, paſſent de rang en rang.
L'un pourſuit un parent dans le parti contraire ;
Là le frere en fuïant meurt de la main d'un frere ;
La Nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvoit à regret de leur ſang malheureux.

Dans

Dans d'épaiſſes forêts de lances hériſſées,
De bataillons ſanglants, de troupes renverſées,
Henri pouſſe, s'avance, & ſe fait un chemin.
Le grand Mornay le ſuit, toûjours calme & ſérein,
Il veille autour de lui, tel qu'un heureux génie.
Voiez-vous, lui dit-il, cet eſcadron qui plie,
Ici près de ce bois Mayenne eſt arrêté :
D'Aumale vient à nous, marchons de ce coté.
Ainſi dans la mêlée, il l'aſſiſte, il l'eſcorte,
Et pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte :
Mais il ne permet pas à ſes Stoïques mains,
De ſe ſoüiller du ſang des malheureux humains.
De ſon Roi ſeulement ſon ame eſt occupée :
Pour ſa défenſe ſeule il a tiré l'épée,
Et ſon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.
Du ſuperbe d'Aumont la valeur indomptée,
Repouſſoit de Nemours la troupe épouvantée.

D'Ailli portoit par-tout l'horreur & le trépas ;
Les Ligueurs ébranlés fuïoient devant ſes pas.
Soudain de mille dards affrontant la tempête,
Un jeune audacieux dans ſa courſe l'arrête ;
Ils fondent l'un ſur l'autre à coups précipités,
La Victoire & la Mort volent à leurs cotés.
Ils s'attaquent cent-fois, & cent-fois ſe repouſſent ;
Leur courage s'augmente, & leurs glaives s'émouſſent ;
Défendus par leur caſque & par leur bouclier,
Ils parent tous les traits du redoutable acier.
Chacun d'eux, étonné de tant de réſiſtance,
Reſpecte ſon rival, admire ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailli, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce Guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermez à la lumiere,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſiere :
D'Ailli voit ſon viſage. O déſeſpoir ! & cris !
Il le voit, il l'embraſſe ; hélas ! c'étoit ſon fils.

Le

Le pere infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournoit contre ſon ſein ſes parricides armes :
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur,
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.
Il déteſte à-jamais ſa coupable victoire,
Il renonce à la Cour, aux humains, à la gloire,
Et ſe fuïant lui-même, au milieu des deſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'Univers.
Là, ſoit-que le ſoleil rendit le jour au monde,
Soit-qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix faiſoit redire aux échos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.

Ciel, quels cris effraïans ſe ſont par-tout entendre !
Quels flots de ſang François viennent de ſe répandre !
Qui précipite ainſi ces Ligueurs diſperſés,
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renverſés ?

C'eſt le jeune Biron, c'eſt lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'étoit fait un paſſage.
D'Aumale les voit fuir, & boüillant de courroux,
Arrêtez, revenez... Laches, où courez-vous ?
Vous fuïr ! Vous compagnons de Mayenne & de Guiſe,
Vous, qui devez venger Paris, Rome & l'Egliſe !
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez ſous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Auſſi-tôt ſecouru de Beauveau, de Foſſeuſe,
Du farouche S. Pol, & même de Joyeuſe,
Il raſſemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ſes regards.
La Fortune avec lui revient d'un pas rapide,
Biron ſoutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent.
Il voit à ſes cotés Parabere expirant ;

Dans

Dans la foule des morts il voit tomber Feuquieres,
Nêle, Clermont, d'Angenne ont mordu la pouſſiere:
Percé de coups lui-même, il eſt prêt de périr . . .
C'étoit ainſi Biron que tu devois mourir.
Un trépas ſi fameux, une chûte ſi belle,
Rendoit de ta vertu la mémoire immortelle.
Que vois-je! c'eſt ton Roi qui marche à ton ſecours;
Il ſçait l'affreux danger qui menace tes jours;
Il le ſçait, il y vole, il laiſſe la pourſuite
De ceux qui devant lui précipitoient leur fuite.
Il arrive, il paroit comme un Dieu menaçant.
D'Aumale, à ſon aſpect, recule en frémiſſant,
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.
Ton Roi, jeune Biron, te ſauve enfin la vie.
Il t'arrache ſanglant aux fureurs des ſoldats,
Dont les coups redoublés achevoient ton trépas;
Tu vis; ſonge du-moins à lui reſter fidèle.

Mayenne apprend bien-tôt cette triſte nouvelle ;
Il court aux lieux ſanglans où ſon rival vainqueur
Répandoit le deſordre, & la mort, & la peur.
Qui pourroit exprimer le ſang & le carnage,
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir ſon rivage,
Tant de coups, tant de morts, tant d'exploits éclatans,
Que nous cache aujourd'hui l'obſcure nuit des tems ?
O vous, manes ſanglans du plus grand Roi du monde,
Sortez pour un moment de votre nuit profonde,
Pour chanter ce grand jour, pour chanter vos exploits ;
Eclairez mon eſprit, & parlez par ma voix.
Preſſé de tous cotés, ſa redoutable épée,
Eſt du ſang Eſpagnol & du François trempée.
Mille ennemis ſanglans expiroient ſous ſes coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon courroux ;

Long-

Long-tems cet étranger, trompé par ſon courage,
Avoit cherché le Roi dans l'horreur du carnage.
Dût ſa témérité le conduire au cercüeil,
L'honneur de le combattre irritoit ſon orgueil.
Viens Bourbon, crioit-il, viens augmenter ta gloire.
Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire.
Il dit : il pouſſe au Prince, il l'atteint vers le flanc,
Il triomphoit déja d'avoir verſé ce ſang.
Le Roi, qu'il a bleſſé, voit ſon peril ſans trouble,
Ainſi que le danger ſon audace redouble :
Son grand cœur s'applaudit d'avoir aux champs d'honneur,
Trouvé des ennemis dignes de ſa valeur.
Loin de le retarder, ſa bleſſure l'irrite ;
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite.
D'Egmont d'un coup plus ſûr eſt renverſé ſoudain,
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein.

Sous leurs pieds teints de ſang les chevaux le foulerent;

Des ombres du trépas ſes yeux s'enveloperent,
Et ſon ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aſpect de ſon pere excita ſes remords.
Sur ſon corps tout-ſanglant, le Roi, ſans réſiſtance,
Tel qu'un foudre éclatant vers Mayenne s'avance.
Il l'attaque, il l'étonne, il le preſſe, & ſon bras
A chaque inſtant ſur lui ſuſpendoit le trépas.
Ce bras vaillant, Mayenne, alloit trancher ta vie,
La Ligue en paliſſoit, la guerre étoit finie;
Mais d'Aumale & S. Pol accourent à l'inſtant,
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
Où courez-vous Eſſex? où portez-vous la foudre?
Aux Flamans diſperſez il fait mordre la poudre.
Ici d'Aumont pourſuit & Joyeuſe & Nemours;
Là du fier Barbazan Nangis tranche les jours.

On voit par-tout, on voit les Ligueurs en allarmes,
Quittant leurs étendarts, abandonnant leurs armes;
Les uns ſans réſiſtance, à leur vainqueur offerts,
Fléchiſſoient les genoux & demandoient des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportez dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots enſanglantés interrompent leur courſe,
Le fleuve avec effroi remonte vers ſa ſource.
De mille cris affreux l'air au loin retentit,
Anet s'en épouvante, & Mantes en frémit.

Mayenne, cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris couroit cacher ſa honte.
Henri victorieux voïoit de tous cotés,
Les Ligueurs ſans défenſe implorant ſes bontés.

Des Cieux, en ce moment, les voutes s'entr'ouvrirent;
Les manes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis, au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment;
Vint voir comme il sauroit user de la victoire,
Et s'il acheveroit de meriter sa gloire.
Ses soldats, près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardoient ces vaincus échappez à leurs coups.
Les captifs, en tremblant, conduits en sa présence
Attendoient leur arrêt dans un profond silence.
Le mortel desespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avoient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où regnoient à la fois la douceur, & l'audace.
Soiez libres, dit-il, vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne & moi, reconnoissez un maître,
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être;

Esclaves

Eſclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez trembler ſous elle, ou triomphés ſous moi.
Choiſiſſez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au ſein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contents de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux ſont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine.
Sa valeur les vainquit, ſa vertu les enchaine.
Et s'honnorant dèja du nom de ſes ſoldats,
Pour expier leur crime ils marchent ſur ſes pas.
Le Roi, de tous cotés, fait ceſſer le carnage,
Maitre de ſes Guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion, qui tout couvert de ſang
Portoit avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'eſt un Dieu bien-faiſant, qui laiſſant ſon tonnerre,
Fait ſuccèder le calme aux horreurs de la guerre ;

Conſole

Conſole les vaincus, applaudit aux vainqueurs,
Soulage, recompenſe, & gagne tous les cœurs.
Ceux à qui la lumiere étoit preſque ravie,
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie ;
Et ſur tous leurs dangers, & ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un pere attentif il étend tous ſes ſoins.

Du vrai comme du faux la prompte meſſagere,
Qui s'accroit dans ſa courſe, & d'une aîle légere,
Traverſant tous les jours & les monts & les mers,
Des actions des Rois va remplir l'Univers ;
La Renommée, enfin, dans la Ville rebelle,
Des exploits de Henri répandoit la nouvelle.
Maïenne dans ces murs abuſoit les eſprits,
Vaincu, mais plein d'eſpoir, & maître de Paris ;
Sa politique habile, au fond de ſa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguiſoit ſa défaite :

Contre un coup ſi funeſte il veut les raſſûrer,
En cachant ſa diſgrace il croit la reparer.
Par cent bruits menſongers il ranimoit leur zèle ;
Mais malgré tant de ſoins la vérité cruelle,
Démentant à ſes yeux ſes diſcours impoſteurs,
Voloit de bouche en bouche, & glaçoit tous les cœurs.

La Diſcorde en frémit, & redoublant ſa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point dans ces murs malheureux,
Verſé tant de poiſons, allumé tant de feux,
De tant de flots de ſang cimenté ma puiſſance,
Pour laiſſer à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il eſt, j'ai l'art de l'affoiblir,
Si je n'ai pû le vaincre, on le peut amolir ;
N'oppoſons plus d'efforts à ſa valeur ſuprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.

C'eſt ſon cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit ; & ſoudain des rives de la Seine,
Sur un char teint de ſang, attelé par la Haine,
Dans un nuage épais, qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.

# LA HENRIADE.

## CHANT NEUVIEME.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Aſie,
S'élève un vieux Palais reſpecté par les tems :
La Nature en poſa les premiers fondemens ;
Et l'Art ornant depuis ſa ſimple architecture,
Par ſes travaux hardis ſurpaſſa la Nature.

Là tous les champs voiſins, peuplez de mirtes verds,
N'ont jamais reſſenti l'outrage des hyvers.
Par-tout on voit meurir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, & les préſens de Flore ;
Et la terre n'attend, pour donner ſes moiſſons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons.
L'homme y ſemble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature, aux premiers jours du monde,
De ſa main bien-faiſante accordoit aux humains ;
Un éternel repos, des jours purs & ſereins,
Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens de l'Age d'or, hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs,
Les voix de mille amans, les chants de leurs maitreſſes,
Qui célébrent leur honte, & vantent leurs foibleſſes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs ;

Et

Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon Temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flateuſe Eſperance, au front toûjours ſerein,
A l'autel de leur Dieu les conduit par la main.
Près du temple ſacré les Graces demi nuës,
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénuës.
La molle Volupté, ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquile écoute leurs chanſons,
On voit à ſes côtés le miſtère en ſilence,
Les refus attirans, les ſoins, la complaiſance,
Les plaiſirs amoureux, & les tendres deſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les plaiſirs.

De ce temple fameux telle eſt l'aimable entrée;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voute ſacrée,
On porte au ſanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux!
Ce n'eſt plus des plaiſirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;

Les plaintes, les dégouts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre Jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide :
La Haine, & le Courroux répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas un poignard à la main.
La Malice les voit, & d'un ſouris perfide,
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide.
Le Repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux moüillés de pleurs.
C'eſt là, c'eſt au milieu de cette Cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'Amour à choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre & ſi cruel,
Porte en ſa foible main les deſtins de la terre,
Donne avec un ſouris ou la paix, ou la guerre,
Et répandant par-tout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.

Sur

Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il fouloit à ſes pieds les plus ſuperbes têtes ;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bien-faits,
Il ſembloit s'applaudir des maux qu'il avoit faits.
La Diſcorde ſoudain, conduite par la Rage,
Ecarte les plaiſirs, s'ouvre un libre paſſage,
Sécouant dans ſes mains ſes flambeaux allumez,
Le front couvert de ſang & les yeux enflâmez.
Mon frere, lui dit-elle, où ſont tes traits terribles ?
Pour qui réſerves-tu tes flèches invincibles ?
Ah ! ſi de la Diſcorde allumant le tiſon,
Jamais à tes fureurs tu mèlas mon poiſon ;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature ;
Viens, vole ſur mes pas, viens venger mon injure.
Un Roi victorieux écraſe mes ſerpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui, marchant d'un pas tranquile,
Au ſein tumultueux de la guerre civile,

Va ſous ſes étendarts, flottans de tous cotés,
Réünir tous les cœurs par moi ſeule écartés.
Encore une victoire & mon trône eſt en poudre,
Aux ramparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, & vaincre, & pardonner;
De cent chaînes d'airain ſon bras va m'enchaîner.
C'eſt à toi d'arrêter ce torrent dans ſa courſe.
Va de tant de hauts faits empoiſonner la ſource.
Que ſous ton joug, Amour, il gémiſſe, abatu;
Va dompter ſon courage au ſein de la vertu.
C'eſt toi, tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale
Fit tomber ſans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine, amoli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les ſoins de l'Univers,
Fuïant devant Auguſte, & te ſuivant ſur l'onde,
Préferer Cléopatre à l'Empire du Monde?
Henri te reſte à vaincre après tant de guerriers.
Dans ſes ſuperbes mains va flétrir ſes lauriers.

Va

Va du mirte amoureux ceindre ſa tête altiere ;
Endors entre tes bras ſon audace guerriere.
A mon trône ébranlé cours ſervir de ſoûtien,
Viens, ma cauſe eſt la tienne, & ton règne eſt le mien.

Ainſi parloit ce monſtre ; & la voute tremblante,
Répétoit les accens de ſa voix effraïante.
L'Amour, qui l'écoutoit, couché parmi des fleurs,
D'un ſouris fier & doux répond à ſes fureurs.
Il s'arme cependant de ſes flèches dorées.
Il fend des vaſtes Cieux les voutes azurées ;
Et précédé des jeux, des graces, des plaiſirs,
Il vole aux champs françois ſur l'aîle des zéphirs.
Dans ſa courſe, d'abord, il découvre avec joye,
Le foible Ximoïs, & les champs où fut Troye.
Il rit en contemplant dans ces lieux renommés,
La cendre des Palais par ſes mains conſumés.

Il voit en un moment ces murs bâtis ſur l'onde,
Ces ramparts orgueïlleux, ce prodige du monde.
Veniſe, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.
Bien-tôt dans la Province il voit cette fontaine,
Dont ſon pouvoir aimable éterniſa la veine ;
Quand le tendre Petrarque, au printems de ſes jours,
Sur ſes bords enchantés ſoupiroit ſes amours.
Il voit les murs d'Anet, bâtis aux bords de l'Eure ;
Lui-même en ordonna la ſuperbe ſtructure,
Par ſes adroites mains, avec art enlaſſez,
Les chiffres de Diane y ſont encor tracez.
Sur ſa tombe, en paſſant, les Plaiſirs & les Graces,
Répandirent les fleurs qui naiſſoient ſur leurs traces.
Aux campagnes d'Yvri, l'Amour arrive enfin,
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mélant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,
Laiſſoit pour un moment repoſer ſon tonnerre.

Mille

Mille jeunes guerriers, à travers les guerets,
Pourſuivoient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour ſent à ſa vûë une joïe inhumaine,
Il aiguiſe ſes traits, il prépare ſa chaîne,
Il ſoulève avec lui les élémens armés,
Il trouble en un moment les airs qu'il a calmés.
D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'aſſembler les nuages;
De verſer ſes torrens ſuſpendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Dèja les Aquilons, à ſes ordres fidèles,
Dans les Cieux obſcurcis ont déploïé leurs aîles;
La plus affreuſe nuit ſuccède au plus beau jour,
La Nature en gémit, & reconnoit l'Amour.

Dans les ſillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, ſans eſcorte & ſans guide;

L'Amour

L'Amour en ce moment allumant ſon flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des ſiens, le Roi, dans ces bois ſombres,
Suit cet aſtre ennemi, brillant parmi les ombres.
Comme on voit quelque-fois les voyageurs troublez,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalez ;
Ces feux, dont la vapeur maligne & paſſagere,
Conduit au précipice à l'inſtant qu'elle éclaire.
Depuis peu la fortune, en ces triſtes climats,
D'une illuſtre mortelle avoit conduit les pas.
Dans le fond d'un château tranquile & ſolitaire,
Loin du bruit des combats elle attendoit ſon pere ;
Qui fidèle à ſes Rois, vieilli dans les hazards,
Avoit du grand Henri ſuivi les étendarts.
D'Etrée étoit ſon nom ; la main de la Nature
De ſes aimables dons la combla ſans meſure.
Telle ne brilloit point, aux bords de l'Eurotas,
La coupable moitié qui trahit Menelas.

Moins

Moins touchante, & moins belle, à Tarſe, on vit paroître,
Celle qui des Romains avoit dompté le maître ;
Lorſque les habitans des rives du Cidnus,
L'encenſoir à la main la prirent pour Venus.
Elle entroit dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable ;
Son cœur né pour aimer, mais fier & génereux,
D'aucun amant encor n'avoit reçû les vœux.
Semblable en ſon printems à la roſe nouvelle,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle ;
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux raïons d'un jour pur & ſérein.
L'Amour, qui cependant s'aprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre,
Il paroit ſans flambeau, ſans flèche, & ſans carquois,
Il prend d'un ſimple enfant la figure & la voix.

On a vû, lui dit-il, ſur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il gliſſoit dans ſon cœur, en lui diſant ces mots,
Un deſir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle,
L'Amour s'applaudiſſoit en la voyant ſi belle,
Que n'eſperoit-il point, aidé de tant d'appas !
Au devant du Monarque il conduiſit ſes pas.
L'art divin, dont lui-même a formé ſa parure,
Paroit aux yeux ſéduits l'effet de la Nature.
L'or de ſes blonds cheveux qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge, & ſes tréſors naiſſants ;
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendoit plus aimable.
Non pas cette farouche, & triſte auſterité,
Qui fait fuir les amours, & même la beauté.
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine ;

Inſpire

Inſpire le reſpect, enflamme les deſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs.
Il fait plus; à l'Amour tout miracle eſt poſſible.
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des mirtes enlaſſez, que d'un prodigue ſein
La terre obéïſſante a fait naitre ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter;
On s'y plait, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe;
Les amans fortunés, pleins d'une douce yvreſſe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait ſentir ſon pouvoir.
Tout y paroit changé, tous les cœurs y ſoupirent;
Tous ſont empoiſonnez du charme qu'ils reſpirent.
Tout y parle d'amour. Les oiſeaux dans les champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants,

Le

Le laboureur actif, & nourri dans la peine,
Marchant avec ardeur où ſon travail le mène,
S'arrête, s'inquiète, & pouſſe des ſoupirs ;
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux deſirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiſſe, en ſoupirant, ſes moiſſons imparfaites.
Près de lui, la bergere, oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.
Contre un pouvoir ſi grand qu'eût pû faire d'Etrée ?
Par un charme indomptable elle étoit attirée.
Elle avoit à combattre, en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un Héros, & l'Amour.
Quelque-tems de Henri la valeur immortelle,
Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rapelle ;
Une inviſible main le retient malgré lui.
Dans ſa vertu premiere il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, & ſon ame enyvrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connoit que d'Etrée.

Loin

Loin de lui, cependant, tous ſes Chefs étonnez
Se demandent leur Prince, & reſtent conſternez:
Ils trembloient pour ſes jours : hélas ! qui l'eût pû
croire,
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour ſa gloire ?
On le cherchoit en vain ; ſes ſoldats abbattus,
Ne marchant plus ſous lui, ſembloient dèja vaincus.
Mais le Génie heureux qui préſide à la France,
Ne ſouffrit pas long-tems ſa dangereuſe abſence.
Il deſcendit des Cieux, à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au ſecours de ſon fils.
Quand il fut deſcendu vers ce triſte hémiſphère,
Pour y trouver un Sage, il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux revérés,
A l'étude, au ſilence, au jeûne conſacrés.
Il alla dans Yvri ; là parmi la licence,
Où du ſoldat vainqueur s'emporte l'inſolence,

L'Ange heureux des François fixa ſon vol divin,
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adreſſe à Mornay ; c'étoit pour nous inſtruire,
Que ſouvent la Raiſon ſuffit à nous conduire ;
Ainſi qu'elle guida, chez des peuples Payens,
Marc Aurèle, ou Platon, la honte des Chrêtiens.

Non moins prudent ami, que philoſophe auſtère,
Mornay ſçut l'art diſcret de reprendre & de plaire :
Son exemple inſtruiſoit bien mieux que ſes diſcours ;
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours.
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour, & ſon ſoufle infecté
N'altera de ſon cœur l'auſtère pureté.
Belle Arethuſe ainſi, ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un criſtal toûjours pur, & des flots toûjours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le génereux Mornay, conduit par la Sageſſe,
Part & vole en ces lieux, où la douce moleſſe
Retenoit dans ſes bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtriſoit les deſtins.
L'Amour à chaque inſtant redoublant ſa victoire,
Le rendoit plus heureux pour mieux flétrir ſa gloire;
Les plaiſirs, qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageoient ſes momens & rempliſſoient ſes jours.

L'Amour, au milieu d'eux, découvre avec colère
A coté de Mornay la Sageſſe ſévère;
Il veut ſur ce guerrier lancer un trait vengeur,
Par l'attrait des plaiſirs il croit vaincre ſon cœur:
Mais Mornay mépriſoit ſa colère & ſes charmes,
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſoient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un mirte amoureux, azile du miſtère;

D'Etrée à ſon amant prodiguoit ſes apas ;
Il languiſſoit près d'elle, il brûloit dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'alteroit les charmes,
Leurs yeux étoient remplis de ces heureuſes larmes ;
De ces larmes qui ſont les plaiſirs des amans.
Ils ſentoient cette yvreſſe & ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folatres plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les Amours enfantins deſarmoient ce Héros :
L'un tenoit ſa cuiraſſe, encor de ſang trempée ;
L'autre avoit détaché ſa redoutable épée,
Et rioit en tenant dans ſes débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains.
La Diſcorde, de loin, inſulte à ſa foibleſſe,
Elle exprime en grondant ſa barbare allégreſſe,
Sa fiere activité ménage ces inſtants,
Elle court de la Ligue irriter les ſerpents.

Et

Et tandis que Bourbon ſe repoſe, & ſommeille,
De tous ſes ennemis la rage ſe reveille.
Enfin dans ces jardins où ſa vertu languit,
Il voit Mornay paroître : il le voit, & rougit.
L'un de l'autre en ſecret ils craignoient la préſence.
Le ſage en l'abordant garde un morne ſilence ;
Mais ce ſilence même, & ſes regards baiſſez
Se ſont entendre au Prince, & s'expliquent aſſez.
Sur ce viſage auſtère, où règnoit la triſteſſe,
Henri lut aiſément ſa honte, & ſa foibleſſe.
Rarement de ſa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnû le ſoin.
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère,
Qui m'apprend mon devoir eſt trop ſûr de me plaire.
Viens ; le cœur de ton Prince eſt digne encor de toi.
Je t'ai vû, c'en eſt fait, & tu me rends à moi.
Je reprens la vertu que l'amour m'a ravie,
De ce honteux repos fuïons l'ignominie.

Fuïons ce lieu funeſte où mon cœur mutiné,
Aime encore les liens dont il fut enchaîné :
Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire,
Et bien-tôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux Mornay connut ſon Maître.
C'eſt vous, s'écria-t-il, que je revois paroître ;
Vous de la France entiere auguſte défenſeur,
Vous maître de vous-même, & Roi de votre cœur ;
L'amour à votre gloire ajoûte un nouveau luſtre.
Qui l'ignore eſt heureux, qui le dompte eſt illuſtre.
Il dit : le Roi s'aprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel ! attendrit ſes adieux ?
Plein de l'aimable objet qu'il fuit, & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs il en verſoit encore.
Entrainé par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part deſeſperé.

Il part : en ce moment d'Etrée évanouie,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur, & ſans vie,
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts.
L'Amour qui l'aperçut, jette un cri dans les airs.
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle,
N'enlève à ſon Empire une Nimphe ſi belle ;
N'efface pour jamais les charmes de ſes yeux,
Qui devoient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras, & bien-tôt cette amante,
R'ouvre à ſa douce voix ſa paupiere mourante;
Lui nomme ſon amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.
L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle ſuïoit tendrement la rapelle ;
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.

Mornay toûjours ſévère & toûjours inflexible,
Entrainoit cependant ſon Maître trop ſenſible.
La force & la vertu leur montrent le chemin,
La gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour, indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher dans Paphos ſa colère & ſa honte.

# LA HENRIADE.

## CHANT DIXIEME.

CES moments dangereux, perdus dans la moleſſe,
Avoient fait aux vaincus oublier leur foibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé,
D'un eſpoir renaiſſant le peuple eſt enyvré.
Leur eſpoir les trompoit ; Bourbon que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête;
Paris épouvanté revit ſes étendarts,
Le Héros reparut aux pieds de ſes ramparts ;

De ces mêmes ramparts, où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre, il ne put ſe réſoudre ;
Quand l'Ange de la France, appaiſant ſon courroux,
Retint ſon bras vainqueur, & ſuſpendit ſes coups.
Dèja le camp du Roi jette des cris de joye,
D'un œil d'impatience il devoroit ſa proye.
Les Ligueurs, cependant, d'un juſte effroi troublez,
Près du prudent Mayenne étoient tous raſſemblez.
Et d'Aumale ennemi de tout conſeil timide,
Leur tenoit fierement ce langage intrépide.
Nous n'avons point encor appris à nous cacher,
L'ennemi vient à nous, c'eſt là qu'il faut marcher.
C'eſt là qu'il faut porter une fureur heureuſe.
Je connois des François la fougue impétueuſe,
L'ombre de leurs ramparts affoiblit leur vertu,
Le François qu'on attaque eſt à demi vaincu.
Souvent le deſeſpoir a gagné des batailles :
J'attens tout de nous ſeuls, & rien de nos murailles.

Héros

Héros qui m'écoutez, volés aux champs de Mars ;
Peuples qui nous ſuivés, vos Chefs ſont vos ramparts.
Il ſe tut à ces mots ; les Ligueurs en ſilence,
Sembloient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus,
Il lut en frémiſſant leur crainte & leur refus.
Eh bien, pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
François, à cet affront je ne veux point ſurvivre.
Vous craignez les dangers, ſeul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.
De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte,
Il s'avance : un Hérault, miniſtre des combats,
Juſqu'aux tentes du Roi marche devant ſes pas,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire.

D'Aumale

D'Aumale vous attend : ennemis paroiſſez.
Tous les Chefs, à ces mots, d'un beau zèle pouſſez,
Vouloient contre d'Aumale eſſaïer leur courage.
Tous briguoient près du Roi cet illuſtre avantage,
Tous avoient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un Superbe abaiſſer l'inſolence,
Combats pour ton pays, pour ton Prince, & pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton Roi.
Le Héros, à ces mots, lui donne ſon épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne ſera point trompée,
Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux :
J'en atteſte ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit : le Roi l'embraſſe, & Turenne s'élance,
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,

Atten-

Attendoit qu'à ſes yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux ramparts accourut ;
Les ſoldats de Henri près de lui ſe rangerent :
Sur les deux combattans tous les yeux s'attacherent.
Chacun dans l'un des deux voyant ſon défenſeur,
Du geſte & de la voix excitoit ſa valeur.
Bien-tôt ces deux rivaux entrent dans la carriere ;
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barriere.
Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier,
Ils ne ſe cachent point ſous ces buſtes d'acier ;
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vûë, aux coups impénétrable,
Ils négligent tout-deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger moins grand.
Leur arme eſt une épée, & ſans autre défenſe,
Expoſé tout entier l'un & l'autre s'avance.
Mais la trompette ſonne, ils s'élancent tout-deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux.

Tout

Tout ce qu'a pû jamais la valeur & l'adreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étoient portés, & parés à l'inſtant.
Le ſpectateur ſurpris, & ne pouvant le croire,
Voïoit à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux ;
Turenne eſt plus adroit, & moins impétueux ;
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colère,
Il ſonge à fatiguer ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur,
Bien-tôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne, qui l'obſerve, apperçoit ſa foibleſſe,
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe ;
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Tout le peuple effraïé jette un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable,

Menace encor Turenne, & le menace en vain.
Sa redoutable épée échape de ſa main.
Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche,
Il ſe lève, il retombe, il ouvre un œil mourant.
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine,
Dans ce moment affreux, s'offrit à tes eſprits.

Cependant des ſoldats, dans les murs de Paris,
Rapportoient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale,
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré.
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front ſoüillé de ſang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête panchée, & de poudre couverte,

Ces

Ces yeux où le trépas étale ſes horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abbatement, la crainte,
Etouffent leur ſanglots, & retiennent leur plainte.
Tout ſe tait, & tout tremble : un bruit rempli d'horreur
Bien-tôt de ce ſilence augmenta la terreur.
Du camp des aſſiégeans mille cris s'éleverent.
Les Chefs & les ſoldats près du Roi s'aſſemblerent.
Ils demandoient l'aſſaut. Le Roi dans ce moment,
Modera ſon courage, & leur emportement.
Il ſentit qu'il aimoit ſon ingrate patrie,
Il voulut la ſauver de ſa propre furie.
Haï de ſes ſujets, promt à les épargner,
Eux ſeuls vouloient ſe perdre, il les voulut gagner.
Heureux ſi ſa bonté, prévenant leur audace,
Forçoit ces malheureux à lui demander grace !

Pouvant

Pouvant les emporter, il les fait inveſtir,
Il laiſſe à leur fureur le tems du repentir.
Il crut que ſans aſſauts, ſans combats, ſans allarmes,
La diſette & la faim, plus fortes que ſes armes,
Lui livreroient ſans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé ;
Qui vaincu par ſes maux, ſouple dans l'indigence,
Viendroit à ſes genoux implorer ſa clémence.
Mais le faux zèle hélas ! qui ne ſauroit ceder,
Enſeigne à tout ſouffrir, comme à tout hazarder.
La clémence du Roi parut une foibleſſe.
Les mutins, qu'épargnoit cette main vengereſſe,
A peine encor remis de leur juſte terreur,
Alloient inſolemment défier leur Vainqueur.
Ils oſoient inſulter à ſa vengeance oiſive.
Mais, lors qu'enfin les eaux de la Seine captive,
Ceſſerent d'apporter dans ce vaſte ſéjour,
L'ordinaire tribut des moiſſons d'alentour :

Quand on vit dans Paris la faim pâle & cruelle,
Montrant déja la Mort qui marchoit après elle ;
Alors on entendit des heurlemens affreux.
Ce ſuperbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affoiblie,
Demandoient vainement le ſoûtien de leur vie.
Bien-tôt le Riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des tréſors.
Ce n'étoit plus ces jeux, ces feſtins, & ces fêtes,
Où de mirthe & de roſe ils couronnoient leurs têtes ;
Où parmi cent plaiſirs, toûjours trop peu goûtez,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantez,
Sous des lambris dorés, qu'habite la moleſſe,
De leur goût dédaigneux irritoient la pareſſe.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périſſant de miſère au ſein de l'opulence,
Déteſter de leurs biens l'inutile abondance.

Le

Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon fils au berceau qui périt ſans ſecours.
Ici meurt dans la rage une famille entiere.
Plus loin des malheureux, couchés ſur la pouſſiere,
Se diſputoient encore, à leurs derniers momens,
Les reſtes odieux des plus vils alimens.
Ces ſpectres affamés, outrageant la Nature,
Vont au ſein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantez les oſſemens poudreux,
Ainſi qu'un pur froment ſont préparez par eux ;
Que n'oſent point tenter les extrêmes miſères !
On les vit ſe nourrir des cendres de leurs peres.
Mais ce mets déteſtable avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces Prêtres cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui loin de partager les miſères publiques,

Bornant à leurs beſoins tous leurs ſoins paternels,
Vivoient dans l'abondance à l'ombre des autels :
Du Dieu qu'ils offenſoient atteſtant la ſouffrance,
Alloient par-tout du peuple animer la conſtance.
Aux uns, à qui la mort alloit fermer les yeux,
Leurs liberales mains ouvroient déja les Cieux.
Aux autres ils montroient d'un coup d'œil prophétique,
Le tonerre allumé ſur un Prince hérétique :
Paris bien-tôt ſauvé par des ſecours nombreux,
Et la mane du Ciel prête à tomber pour eux,
Hélas ! ces vains apas, ces promeſſes ſteriles,
Charmoient ces malheureux, à tromper trop faciles.
Par les Prêtres ſéduits, par les Seize effraïez,
Soumis, preſque contents, ils mouroient à leurs pieds ;
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'étrangers la Ville étoit remplie ;

Tigres

Tigres que nos ayeux nourriſſoient dans leur ſein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étoient venus des campagnes Belgiques,
Les autres des rochers, & des monts Helvétiques;
Barbares, dont la guerre eſt l'unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le païer.
De ſes nouveaux tirans les avides cohortes,
Aſſiégent les maiſons, en enfoncent les portes.
Aux hôtes effraïez préſentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors;
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à ſa tremblante mere.
De la cruelle faim le beſoin conſumant,
Semble étouffer en eux tout autre ſentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuſe,
Etoit l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice & d'horreur,
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Une femme, grand Dieu ! faut-il à la mémoire,
Conſerver le recit de cette horrible hiſtoire !
Une femme avoit vû, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'alimens arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui reſtoit prêt à périr comme elle.
Furieuſe, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendoit les bras :
Son enfance, ſa voix, ſa miſère & ſes charmes,
A ſa mere en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effraïé,
Plein d'amour, de regret, de rage & de pitié.
Trois fois le fer échape à ſa main défaillante.
La rage, enfin, l'emporte ; & d'une voix tremblante,
Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité ;
Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie,
Les Tirans, ou la faim l'auront bien-tôt ravie.

Eh

Eh pourquoi vivrois-tu ! pour aller dans Paris,
Errant & malheureux pleurer ſur ſes débris ?
Meurs avant de ſentir mes maux & ta miſère,
Rends moi le jour, le ſang, que t'a donné ta mere ;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris du moins voïe un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils ſa main déſeſperée,
Enfonce en frémiſſant le parricide acier :
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foïer ;
Et d'un bras que pouſſoit ſa faim impitoïable,
Prépare avidemment ce repas effroïable.
Attirez par la faim les farouches ſoldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur tranſport eſt égal à la cruelle joïe
Des ours, & des lions qui fondent ſur leur proïe.
A l'envi l'un de l'autre, ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O ſurpriſe ! ô terreur !

Près d'un corps tout-ſanglant à leurs yeux ſe préſente
Une femme égarée, & de ſang dégoutante.
Oui, c'eſt mon propre fils, oui monſtres inhumains,
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains.
Que la mere, & le fils vous ſervent de pâture.
Craignez vous plus que moi d'outrager la Nature ?
Quelle horreur, à mes yeux, ſemble vous glacer tous ?
Tigres, de tels feſtins ſont préparez pour vous.
Ce diſcours inſenſé, que ſa rage prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard qu'en ſon cœur elle enfonce.
De crainte à ce ſpectacle, & d'horreur agitez,
Ces monſtres confondus courent épouvantez :
Ils n'oſent regarder cette maiſon funeſte.
Ils penſent voir ſur eux tomber le feu céleſte ;
Et le peuple, effraïé de l'horreur de ſon ſort,
Levoit les mains au Ciel, & demandoit la mort.

Juſqu'aux

Juſqu'aux tentes du Roi mille bruits en coururent ;
Son cœur en fut touché, ſes entrailles s'émûrent ;
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs :
O Dieu ! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connois ce que j'oſe,
Des Ligueurs & de moi tu ſépares la cauſe.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains,
Tu le ſçais, je tendois les bras ces mutins,
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que la Ligue, à ſon gré, s'immole ces victimes ;
Que Pellevé, Mendozze, & Mayenne, & Nemours,
Des peuples, ſans pitié, laiſſent trancher les jours :
De mes Sujets ſéduits qu'ils comblent la miſère,
Ils en ſont les Tirans, j'en dois être le Pere.
Je le ſuis, c'eſt à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans,
Dût-il de mes bien-faits s'armer contre moi-même ;
Dûſſai-je en le ſauvant perdre mon diadème ;

Qu'il

Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix,
Sauvons le malgré lui des ſes vrais ennemis.
Et ſi trop de pitié me coûte mon Empire,
Que du-moins ſur ma tombe, un jour on puiſſe lire,
" Henri de ſes Sujets, ennemi génereux,
" Aima mieux les ſauver que de règner ſur eux.

Il dit, & dans l'inſtant il veut que ſon armée,
Approche ſans éclat de la ville affamée ;
Qu'on porte aux citoïens des paroles de paix,
Et qu'au-lieu de vengeance on parle de bien-faits.
A cet ordre divin ſes troupes obéïſſent.
Les murs, en ce moment, de peuple ſe rempliſſent :
On voit ſur les ramparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimés, livides & tremblans ;
Tels qu'on feignoit jadis, que des Royaumes ſombres,
Les Mages, à leur gré, faiſoient ſortir les ombres ;

Quand leur voix du Cocite arrêtant les torrens,
Appelloient les enfers, & les manes errans.
Quel eſt de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenſeurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs perſécuteurs.
Tous ces événemens leur ſembloient incroïables.
Ils voïoient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces inſtrumens des cruautés du ſort,
Ces lances, qui toûjours avoient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuſe envie,
Au bout d'un fer ſanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, diſoient-ils, ces monſtres ſi cruels ?
Eſt-ce là ce Tirán ſi terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint ſi plein de rage ?
Hélas ! du Dieu vivant, c'eſt la brillante image ;
C'eſt un Roi bien-faiſant, le modèle des Rois.
Nous ne meritons pas de vivre ſous ſes loix.

Il triomphe, il pardonne, il cherit qui l'offenſe.
Puiſſe tout notre ſang cimenter ſa puiſſance !
Trop dignes du trépas, dont il nous a ſauvez,
Conſacrons lui ces jours qu'il nous a conſervez.
De leurs cœurs attendris tel étoit le langage ;
Mais qui peut s'aſſûrer ſur un peuple volage,
Dont la foible amitié s'exhale en vains diſcours,
Qui quelque-fois s'éleve & retombe toûjours ?
Les Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui conſumoient la France,
Vont ſe montrer en pompe à ce peuple abbatu.
Combattants ſans courage, & Chrêtiens ſans vertu,
A quel indigne apas vous laiſſez-vous ſéduire ?
Ne connoiſſez-vous plus les palmes du martire ?
Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui,
Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui ?

Quand

Quand Dieu, du haut des Cieux, nous montre la Couronne,
Chrêtiens, n'attendons pas qu'un Tiran nous pardonne.
Dans ſa coupable Secte il veut nous réunir ;
De ſes propres bien-faits ſongeons à le punir.
Sauvons nos temples ſaints de ſon culte hérétique.
C'eſt ainſi qu'ils parloient, & leur voix fanatique,
Maitreſſe du vil peuple, & redoutable aux Rois,
Des bien-faits de Henri faiſoit taire la voix.
Et dèja quelques-uns, reprenant leur furie,
S'accuſoient en ſecret de lui devoir la vie.

Malgré tant de clameurs, & de cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
Louis, qui du plus haut de la voute divine,
Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine,
Connut qu'enfin les tems alloient être accomplis,
Et que le Roi des Rois adopteroit ſon fils.

Auſſi-

Auſſi-tôt de ſon cœur il chaſſa les allarmes,
La Foi vint eſſuïer ſes yeux moüillés de larmes,
Et la douce eſperance, & l'amour paternel
Conduiſirent ſes pas aux pieds de l'Eternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit avant les tems ſon trône inébranlable.
Le Ciel eſt ſous ſes pieds : de mil-aſtres divers
Le cours toûjours règlé l'annonce à l'Univers.
La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis & diviſez compoſent ſon eſſence.
Ses Saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaiſirs, enyvrez à-jamais,
Pénétrés de ſa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi ſa majeſté ſuprême.
Par des coups éffraïans, ſouvent ce Dieu jaloux,
A ſur les Nations étendu ſon courroux ;
Mais toûjours pour le Juſte il eut des yeux propices ;
Il le ſoûtient lui-même au bord des précipices,

Epure

Epure ſa vertu dans les adverſités,
Combat pour ſa défenſe, & marche à ſes côtés.
Le Pere des Bourbons à ſes yeux ſe préſente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiſſante.
Pere de l'Univers, ſi tes yeux quelque-fois,
Honnorent d'un regard les peuples & les Rois ;
Vois le peuple François à ſon Prince rebelle.
S'il viole tes loix, c'eſt pour t'être fidèle ;
Aveuglé par ſon zèle, il te deſobéït,
Et penſe te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre.
L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre ;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé ſon cœur,
Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
N'offre au Dieu qui l'a fait qu'un criminel homage ?
Ah ! ſi du Grand Henri ton culte eſt ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?

Daigne

Daigne éclairer ce cœur créé pour te connoître,
Donne à l'Eglise un fils, donne à la France un
Maître.
Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets,
Rends les Sujets au Prince, & le Prince aux Sujets.
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.
L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer,
Par un mot de sa bouche il daigna l'assûrer.
A sa divine voix les astres s'ébranlerent,
La terre en tressaillit, les Ligueurs en tremblerent;
Le Roi, qui dans le Ciel avoit mis son appui,
Sentit que le très-Haut s'interessoit pour lui.

Soudain la Vérité, si long-tems attendûe,
Toûjours chere aux humains, mais souvent inconnûe,
Dans les tentes du Roi descend du haut des Cieux.
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux;

De

De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cédent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent.
Bien-tôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'ébloüit jamais.
Henri, dont le grand cœur étoit formé pour elle,
Voit, connoit, aime enfin ſa lumiere immortelle.
Il abjure avec foi ces dogmes ſéducteurs;
Ingénieux enfans de cent nouveaux Docteurs.
Il reconnoit l'Egliſe, ici bas combatûe,
L'Egliſe toûjours une, & par-tout étendue.
Libre, mais ſous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de ſon Dieu.
Le Chriſt, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élûs chèris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Son cœur obéïſſant ſe ſoûmet, s'abandonne
A ces miſtères ſaints dont la raiſon s'étonne.
Louis, dans ce moment, qui comble ſes ſouhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Deſcend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime.
Aux ramparts de Paris il le conduit lui-même.
Les ramparts ébranlés s'entr'ouvrent à ſa voix,
Il entre au nom du Dieu qui fait règner les Rois :
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignant de leurs larmes,
Les Prêtres ſont muets : les Seize épouvantez,
En vain cherchent pour fuir des antres écartez.
Tout le peuple changé dans ce jour ſalutaire,
Reconnoit ſon vrai Roi, ſon vainqueur, & ſon pere.
Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.

L'Eſpagnol

L'Eſpagnol en trembla : juſtement deſarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée,
La Diſcorde r'entra dans l'éternelle nuit :
A reconnoitre un Roi Mayenne fut réduit,
Et ſoûmettant enfin ſon cœur, & ſes Provinces,
Fut le meilleur ſujet du plus juſte des Princes.

*F I N.*

81[illegible]215

R. Hatchwell
8.8.81

JOHN BOND,

*Grange.*

1840